

Un marcheur, la nuit

Claude R. Blouin

Claude R. Blouin a publié une vingtaine d'ouvrages, essais, romans et recueils de nouvelles, *Un marcheur, la nuit*. Il nous propose 15 nouvelles comme autant de parcs aux parcours distincts. 15 récits pour plonger là où se forment nos mythes intimes. 15 personnages de tous âges, hantés ou enchantés. Tous fictifs. Nés du jeu de possibles, du croisement d'imagination, de souvenirs, de promenades, de voyages et de lectures de mythes de diverses cultures

Pour chacun des personnages, évocation des moments fugaces où il se rend compte qu'il danse avec le cosmos.

Nouvelles destinées à quiconque connaît ces moments où le connu et l'inconnu s'interpénètrent.

L'auteur serait reconnaissant à ceux et celles qui estimeraient que ce recueil mérite un commentaire de respecter les règles d'usage, lorsque l'on cite un passage ou donne la référence au livre. Merci, toujours si vous l'en jugez digne, de le faire connaître : *Un marcheur, la nuit* n'a d'autres attachés de presse que le lecteur ou la lectrice.

Un marcheur, la nuit

nouvelles

Claude R. Blouin

Copyright © Claude R. Blouin, 2023

**Dépôt légal -Numérique- Bibliothèque et Archives
nationales du Québec / Bibliothèque et Archives Canada**

Tous droits réservés 2023

ISBN 978-2-9820027-1-5

Table des matières

Peindre

Un marcheur, la nuit

Elle venait de Yonago

L'appel

Se promener

Mouvement perpétuel

Décoration intérieure

Trois rencontres

Borée ou le nom des dieux

Le poète et la botaniste

Ma fille, ô ma fille

Le Maudit

Clapotis

La collectionneuse

L'énigme !

Postface

Celui qui plante des arbres tout en sachant
qu'il ne pourra profiter de leurs ombres,
vient de commencer à comprendre le sens
de la vie.

Rabindranath Tagore

Peindre

À François

Elle se sentait absente du monde. Étrangement aliénée, autant dire étrangement étrange. Bizarre. Ce mot néanmoins se confondait désormais avec le mot je.

Des canevas, faces peintes contre le mur, tout autour d'elle : un seul à découvert, sur le chevalet. Elle se tenait devant. Elle venait de retenir un geste, et la main demeurait, à peine mobile, flottait.

Non, elle n'avait pas retenu cet élan : il s'était épuisé avant que les poils du pinceau ne marquent la toile.

Pour qui peindre ? Pas un galeriste ne lui accordait de prix, pas un, même pour l'inviter à « travailler ceci, voyez-vous, ne faudrait-il pas... »

Pas un pour vouloir des mondes auxquels il lui semblait donner accès.

À ce moment, pendant ces quelques secondes, pas même elle ne demeurait curieuse de ce qui pourrait se projeter.

En suspens, elle se balançait légèrement, subtile oscillation.

Pas d'élan.

Rien ne sourd plus, n'appelle plus le geste.

Absente. Plutôt, dissociée. Non, assommée.

Comme pour la contredire, une impulsion la prit, lui fit porter la main au pinceau, accompagner celui-ci vers la palette, diluer le noir, enfin ajouter au canevas une touche, une, une autre, l'une contre l'autre.

Et enfin, soudain...

Un marcheur, la nuit

Il aimait marcher la nuit. Incognito. À imaginer le destin des ombres qui tremblaient, apparaissaient, disparaissaient derrière les fenêtres éclairées. Ou qui attendaient, voire, en passant, lui rendaient son regard.

Il rêvait devant les devantures de magasins, aimait deviner dans la pénombre créée par un lampadaire la forme d'une armoire ancienne chez l'antiquaire, lisait le titre d'ouvrages à la vitrine d'un libraire, s'interrogeait sur la famille qui logeait, à côté, et dont il cherchait à déduire l'importance au nombre de bicyclettes liées les unes aux autres, y compris deux tricycles.

Surtout il appréciait les arbres, aux feuilles vert sombre ici, luisantes là, comme éclairs de lucioles, et, à travers une trouée du feuillage de tel érable devant lequel il aimait s'arrêter, la lune, métallique, argentée comme celle d'un ciel du Douanier Rousseau.

Il aimait marcher la nuit. Et pourtant il appréhendait chaque rencontre. Non, pas seulement la charge d'un chien que son maître trop confiant laissait courir sans laisse, ni l'irruption d'un rat : deux événements qui l'avaient prévenu, tout de même, du retour possible de telles éventualités. Non, il devenait vigilant dès lors qu'il voyait venir quelqu'un, ou entendait un pas derrière lui. Et si, en plus, une voix d'homme jaillissait, d'un ton colérique, ou si trois ados proches de la vingtaine, radio avec volume au max, avançaient d'un pas rapide, sans faire mine, arrivant de face, de lui laisser le passage, alors il sentait son visage se figer.

Cette peur remontait à loin.

Tout petit, il avait été fasciné et effrayé, assis au milieu de chênes et de hêtres si familiers de jour. Mais ce soir-là, la nuit pour lui, il s'était trouvé déconcerté par leur puissance vibrante : allaient-ils se mettre en marche, le saisir de leurs branches ?

Il s'était éclipsé de la maison, bravant l'interdit de sortie le soir venu. Il avait été trompé par l'éclat translucide de la pleine lune, oubliant la tribu d'écureuils et la volée de cardinaux et de moineaux qu'il nourrissait. De jour !

Il se croyait invisible, oui, ce soir-là, ses parents dans le salon, lui se faufilant par la porte de la cuisine, désireux d'aller chercher son jouet favori, un camion en caoutchouc jaune et vert : il s'était souvenu, juste au moment de s'endormir, qu'il l'avait laissé au milieu de ce qu'il appelait la forêt : il en revoyait la dizaine d'arbres, maintenant, tout en regardant autour, parc d'un côté, résidences de l'autre.

Il ne voulait pas que son compagnon de jeu et tourmenteur, Pierrot, le petit voisin, l'intrépide qui restait dehors la nuit, le lui dérobe.

Il était donc sorti, enchanté. Et puis, sous le feuillage, entre les feuilles, il avait vu, comme ce soir, tiens, la lune, proche et grosse comme jamais. Il s'était assis.

Et il avait entendu grouiller au-dessus de sa tête. Or son père avait signalé la présence dans les environs d'un raton-laveur. Fallait se méfier. Il pouvait avoir la rage...

Il avait eu peur, à écouter son père. Une journée, puis une nuit sans rêve dont il se souviendrait, puis une journée encore s'étaient passées depuis cet avertissement. Et le voici, assis. Songeant à la présence possible, probable, voire – quel brasse-feuilles ! – effective du raton-laveur.

Figé, ainsi le trouva-t-on. Rassurés qu'il n'ait rien, ses parents le grondèrent d'être sorti seul, la nuit.

Prudent. Sois prudent. Première fois qu'il retenait le mot. Tu nous as fait peur. Absent, il avait donc effrayé ceux qu'il aimait ! C'était bien là la dernière chose qu'il souhaitait. Ils étaient son refuge : s'ils se mettaient, eux, à avoir peur, alors qu'advierait-il de lui ?

Il avait fini par s'endormir, ce soir-là, oui, encore impressionné par la lune si proche et si grosse, je te dis, dira-t-il plus tard, à une amie, proche. Toute proche.

Il avait fini par s'endormir en se disant que la nuit n'est pas pour les solitaires, que la maison protège de ce dont on ne sait quoi...

À ce souvenir de peur, surgi sans invitation, le promeneur se prit à remonter vers les seuls moments de sa vie qui en avaient conforté la validité.

À quinze ans, avec un copain, de retour de la danse autorisée par l'évêque et organisée avec les filles du comité de loisirs du couvent près du collège, à trois minutes de chez lui, dans un stationnement connu pour abriter des amoureux venus se peloter dans leur voiture, cette attaque, trois gars d'une école rivale. L'un des trois, armé d'un couteau. Et son compagnon avait beau se vanter d'être ceinture noire et lancer un *kiai*, et bousculer le premier à oser s'avancer, celui-là même qui avait crié : « *Hei*, les tapettes, videz vos poches », les deux autres se précipitaient et notre promeneur était figé, anticipant les mouvements, mais sans pouvoir réagir, voyant venir vers lui cette lame étincelante. Heureusement, à ce moment, des amoureux avaient éclairé la scène : le chauffeur avait klaxonné, et, de peur d'être reconnus ou que le bruit n'ameute trop de gens, le trio d'agresseurs s'était enfui.

*

J'étais tremblant de retour à la maison. Mon père me rassura, puis m'obligea à venir au poste de police, faire une déclaration. Je donnai un seul détail précis, choisis de rester flou sur le reste, sachant que si je

parlais, le fuyard dont j'avais bien les traits en mémoire me le ferait payer.

Je le revis, en effet, de loin, deux mois plus tard, et il me vit aussi. Je traversais le parc où j'aime aller lire. Pas un mot. Pas un cri. Il savait que je n'avais rien dit. Mais il comprit que je parlerais si jamais il amorçait le moindre mouvement vers moi. Depuis j'ai su qu'il passait ses soirées à boire à la terrasse de l'hôtel où se réfugient les solitaires de notre ville.

*

« Je ». Je me suis trahi ! Autant assumer.

De ce moment, et encore aujourd'hui, date cette tension quand, la nuit, je croise des inconnus – surtout s'ils ont changé de trottoir, comme pour venir à ma rencontre – ou si j'entends, derrière moi, s'amplifiant de plus en plus, le bruit de moins en moins espacé de leurs pas.

Chaque soir, chaque nuit, solitaire ou en compagnie d'une fille, d'une femme enfin, je garde à l'esprit que peut surgir l'éclat d'une lame – et la plupart du temps, soyons franc, jamais depuis cette nuit-là, je n'ai été agressé.

Du moins au couteau.

Car, un soir, en route pour aller voir un film au FFM, et rejoindre un ami, voici qu'une femme en paletot d'homme, trop chaud pour ce début septembre, s'adressa à moi : « Aidez-moi. Je suis suivie... Impossible de me cacher. Ils m'ont vue. D'ailleurs ça ne servirait à rien. »

Elle me regardait, et je vis passer la peur dans ses yeux, ou n'était-ce que le reflet de la mienne ? Mais elle ajouta : « Ils m'ont mis une puce, là, (elle désigna le haut du cou), et savent toujours où je suis. Mais j'ai pris mes précautions. Voyez. » Entre l'index et le majeur, le majeur et l'annulaire de sa droite, pointaient deux clefs.

Comment faire avec quelqu'un qui assure savoir ce que vous ignorez, et qui se sent menacé ? Et qui, au moindre mot contraire à ce qu'il espérait de votre part, pourrait vous croire de ses poursuivants ?

« Prévenir vaut mieux que guérir », dit-elle.

J'étais sur le moment très calme, en apparence, et lui ai dit, à la malheureuse, « voyez, il n'y a personne derrière vous, ils sont partis. Comme ils sont sûrs de pouvoir toujours vous retracer, ils ne sont pas pressés. Cela vous donne tout le temps de vous adresser à la policière, là. Lui, il saura vous mettre à l'abri. »

Et je parlai avec elle, ne mettant jamais en doute sa certitude d'être objet d'une filature, mais atténuant son appréhension, jusqu'à ce qu'elle consente à ce que je l'accompagne et la confie à la policière. « Madame a besoin d'aide », dis-je.

Ai-je eu tort ? Me demandai-je. Craignait-elle l'uniforme ?

Je me retournai un moment, le temps de voir les deux femmes en conversation, l'une expansive, l'autre réservée, apaisante.

« Comment as-tu fait ? », me demanda mon ami, qui m'attendait sous la marquise du Parisien. À deux pas de Jeanne Moreau ! Pas la photo, non, la vraie ! À l'époque du Festival des Films du Monde, ce petit café rassemblait des gens venus de partout et de tous milieux. Sans compter la clientèle régulière d'artistes ayant leurs ateliers dans l'édifice.

En vérité, si, en surface, j'étais impassible, un tremblement me possédait au fond, qui finit par gagner la surface, une fois le péril éloigné.

C'était vingt ans après l'attaque au couteau.

Vous comprenez pourquoi, chaque soir, quand je marche dans la nuit, un soupçon m'agite.

Et chaque fois que je me trouve à suivre quelqu'un, surtout une femme, je redoute qu'elle n'ait peur, me prête des intentions hostiles, et je change de trottoir, en gardant le rythme de mes pas, de crainte qu'à

accélérer ou ralentir, elle ne conclue à une confirmation de sa possible appréhension.

Je suis sûr que pas un homme, pas un mâle, dois-je préciser, du moins à me voir, ne me redoute.

Une fois, j'ai ainsi changé de côté, ai réalisé en regardant devant que la femme qui me précédait et à qui j'avais voulu épargner de redouter le pire était, une minute après, elle aussi, passée de mon côté ! Je retraversai, et là, me chargea un bichon aux abois. Je lui aboyai après, en retour, davantage m'adressant à sa maîtresse qui lui courait après : « T'es supposé être en laisse, toi. » La dame s'excusa. Le chien s'était déjà sauvé, avait rejoint celle qui me précédait et qui l'accueillait, elle, avec calme, comme si elle le connaissait.

Pour m'être fait à deux reprises courser par les chiens et en méconnaître le langage, mais surtout par méfiance à l'endroit des maîtres et de leur propre besoin de dominant, je me méfie de cette espèce, quand elle est en liberté.

Et cela peut colorer ma promenade, la gêner, m'éloigner de la grâce de ce sentiment de communion que m'inspire la marche, la nuit.

Comment rassurer la promeneuse qui me précède, ce soir ?

C'est ainsi qu'entre deux instants de ravissement devant les formes prises par les arbres ou les oiseaux ou les objets, à la lumière d'un lampadaire ou de la lune, selon le sexe de qui soudain me précède, je redoute de faire peur.

J'aime depuis soixante ans marcher la nuit. En tous pays.

À Tôkyô, que l'on dit si sécuritaire (si l'on fait abstraction du toujours éventuel, souvent réel, tremblement de terre), j'avais cédé le passage à un rat, assis sur son garde-manger, et manifestement, à en juger par ses yeux d'assassin, résolu à le défendre.

À Paris aussi j'avais eu la frousse, quand dans un wagon désert de la ligne automatique qui passe à la Bibliothèque Nationale, j'avais refusé à la seule autre personne à bord la cigarette réclamée (je ne fume pas). M'accusant de le snober à cause de son allure, le quémandeur s'était mis à m'invectiver. Jusqu'à ce que je sorte. Peur rétroactive, qui mit un voile sur le souper agréable offert par un ami, amateur de vins et de livres, ce qui m'avait fait apprécier de passer près de la Bibliothèque nationale, nouvellement construite. Et où je n'ai toujours pas mis les pieds.

Sur la quarante-deuxième rue à New York, j'avais eu aussi mes raisons de me sentir agressé. Il était vers les trois heures du matin, le thermomètre devait indiquer 86, la moiteur se moquait de la fraîcheur. Une tapineuse m'interpella du deuxième étage de chez elle, souleva sa poitrine, m'invita à monter la voir, je déclinai. Seconde invitation, second refus. S'ensuivit une telle chaîne de vociférations et de termes d'argot que leur nombre me fit oublier les expressions singulières. Mais avoir été écrivain ou parolier, j'aurais trouvé là de quoi faire fortune. Seulement, ses injures avaient rameuté d'autres tapineuses et leurs mecs, et ceux-ci firent mine de me rejoindre. Je filai vers la gare d'autobus : j'avais repoussé d'heure en heure mon retour vers Montréal, tant j'avais aimé, jusque-là, arpenter les rues de la Grosse Pomme, la nuit.

Plus souvent effrayé suis-je dans ma ville natale, à peine populeuse comme un quartier, et un des petits, de Tôkyô : j'y connais pourtant plus de monde, et même le nom de petites frappes devenues dealers devenus gangsters. Certains me saluent amicalement, pour tel geste posé en leur faveur, comme traducteur auprès d'un touriste, par exemple. D'autres, dont mon agresseur d'il y a trente ans, m'ignore, tant il sait que je tiens pour peu ce qu'ils estiment, ses amis et lui, valoir la peine de risquer sa vie à savoir un quatre roues bruyant, le contrôle du travail de filles venues de la métropole, entraînées ici, en attendant d'être envoyées à Toronto ou

dans l'Ouest, la vente de diverses herbes ou pilules. Ceux-ci, je n'aime jamais les croiser dans mes promenades, même, passé minuit, sur la place principale. Leur point de ralliement.

Voilà pourquoi, en dépit de mon amour de la nuit, de la marche la nuit en ville, en dépit du fait que ce parc me soit familier depuis l'enfance, je le contournerai, resterai dans l'espace lumineux dessiné, esquissé plutôt par les lampadaires.

C'est en sortant de ce parc qu'Évelyne, nous avions quinze ans, elle ivre pour la première fois, s'était exclamée « La nuit est belle » et avait esquissé jusque dans la rue des pas de danse. Une auto surgissait à ce moment et j'eus tout juste le temps de la tirer en arrière, de nous faire tomber. Un passant vit tout, se précipita, releva Évelyne, « ça va, Mademoiselle ? » Quelques égratignures. Ivresse dissipée.

*

D'un souvenir, tous les autres, à la queue leu leu. Pourquoi ce soir ? À soixante-dix ans, ne devrais-je pas être à la maison ? Que doivent penser les passants ?

*

Alzheimer ? Pervers pépère ? Itinérant ? Dit-on : « Il est trop connu pour le dernier, quant aux deux autres... »

« J'aime marcher la nuit ». Qui donc accepterait cela comme réponse ? Et pourtant...

*

Contourner le parc, me sentir inconnu de moi-même, marcheur de nuit. Emprunter des rues certes éclairées, mais aucune qui ne mène jusqu'à la place principale : près de là, hier, devant le guichet automatique, m'a-t-on appris au café, un homme dans la soixantaine avait été agressé. Au couteau.

« Rentre chez toi, pépère ! »

Mais que la nuit est belle, même sans lune. Un satellite traverse, au milieu des étoiles aussi mobiles que la Terre, bien qu'elles semblent, en ce moment, fixes, scintillantes. Coup d'œil vers le magasin d'instruments de musique.

J'ai ce regret, qu'il aurait été facile pourtant d'effacer : je ne sais pas jouer d'harmonica.

Ce serait bien, un petit air d'harmonica, la nuit, tout en marchant.

Sentimental. Et puis après, pour le moment, qui cela concerne-t-il, dérange-t-il ?

Des pas derrière moi...

Elle venait de Yonago

La peur la plus trouble, la plus équivoque, je l'ai connue à Kyôto, dernier endroit que l'on associe à la violence, pourtant tapie là comme partout.

Ce fut une violence étrange. Tous les soirs, de retour de mon travail d'interprète venu par contrat pour un mois en cette ville, j'arrêtais au même bar à comptoir. J'aimais sortir la nuit pour longer la rivière Kamo, avec ses terrasses aux lanternes colorées. Ou pour sillonner les ruelles de *Pontocho*, quartier où surgissaient quelques secondes des geishas ou des *maikos* entre deux contrats. Douceur de vivre, hédonisme de bon aloi, parfum des *izakaya* et des comptoirs à nourritures.

La soirée, ma dernière en cette ville, car je devais prendre le train pour Tôkyô à neuf heures le lendemain, la soirée tirait donc à sa fin, quand une demoiselle à peine plus jeune que moi – j'avais vingt-cinq ans alors – s'approcha du tabouret où j'étais juché depuis une heure à parler avec l'hôtesse déguisée en geisha, de l'autre côté de ce comptoir en s.

Elle venait de Yonago, cette cliente, qui, à peine quelques minutes après son arrivée, se surprit à me voir apprécier son écrivaine préférée, Fumiko Enchi. Puis elle se confia, ses déboires comme travailleuse en haute couture, la difficulté d'être japonaise selon les attentes en usage dans sa petite ville, voire à Kyôto, reposoir de traditions, le poids, le poids énorme des attentes conventionnelles.

Et elle buvait, et semblait bien tenir l'alcool : je payais une tournée, elle, une autre. Et elle s'abandonna contre moi, et j'entrevis la possibilité de ne point finir seul cette soirée, mais en voluptueuse compagnie, et m'enquis de la justesse de ma lecture. Et elle me sourit, et surgit une sentence de mon père, nul en anglais, langue qu'il n'utilisait chez nous

que pour chantonner : *Misery is optional*. Allais-je, pour une fois, ne pas céder aux sirènes du pire, et m'abandonner ?

À peine la pensée surgit-elle que, comme la venue soudaine d'une ondée, son visage se métamorphosa. Une peine inouïe, inexpressible autrement que par ce jeu des traits, passa sur son visage et gela net mon attirance.

Cette femme n'était pas voluptueuse par plaisir de goûter les charmes de la vie, mais par désespoir, en quête d'une confirmation de la platitude de tout.

Et alors j'entendis un « Emmène-moi loin d'ici, emmène-moi dans ton pays ! Sors-moi d'ici. » Elle s'accrochait, m'embrassait, et j'étais gêné vis-à-vis du personnel que je connaissais, et qui m'avait vu, ivre, toujours malgré tout respectueux des convenances nipponnes. Et elle, Japonaise pur-sang, qui manifestait sa lubricité si ouvertement, et dont je croyais deviner que celle-ci n'en était pas, mais une forme de désespoir. L'idée de faire l'amour à quelqu'un qui y voit une forme de suicide me glaçait. Mais surtout, que faire d'elle, à qui la confier...

Et peut-être est-ce le regret de mon indécision d'alors qui me fit, dix ans plus tard... Mais cela est une autre histoire

Nous sommes sortis du bar, je n'avais point plaisir à entendre les socques de bois des *maikos* marteler la ruelle, ni à croiser un trio de fêtards enivrés, avec qui, un autre soir, j'aurais pu trouver agréable de converser, de découvrir le dessous du Japon des formalités, ce que celles-ci visaient à contenir, comme une résille les cheveux fous d'un cuisinier.

Tout le long de notre promenade, j'essayai de la désabuser de ce qu'elle trouverait ailleurs, « à l'étranger », de la rassurer sur ses possibilités de se construire ici une vie allant dans le sens de ses rêves. « Tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir », répétait-elle de plus en plus indistinctement. Et il est vrai que je ne le pouvais. Mais qu'elle sous-

évaluait l'importance des pressions sociales chez nous, je le sentais. Elle ne parlait ni anglais, ni français, et cet élan vers un inconnu, pour qu'une heure après sa rencontre, elle se donna à lui, non point dans le jeu amoureux, mais littéralement pour la vie, la suite de sa vie, il me parut au-delà de mes forces de m'en faire le complice. Impossible d'abuser de ses illusions.

Je la conduisis à un hôtel, montai vers la chambre, la couchai, habillée, sauf pour ses souliers à haut talon, abandonnés à l'entrée de la chambre. Elle s'endormit aussitôt. Je la couvris d'un drap, me dirigeai vers l'étroit pupitre en simili ébène et écrivis un mot, puis un autre, une lettre de quelques pages, incluant un numéro de téléphone, à Kyôto, celui d'une amie traductrice, qui connaissait des résidences pour femmes seules. Je déposai la lettre sur l'oreiller libre.

Je me sentais nul de ne pouvoir faire ou être plus.

Mais elle me faisait peur.

Je n'oublie pas cette nuit, à marcher côte à côte, elle les deux bras autour de mon cou, au risque de nous faire tomber, et gémissant : « Emmène-moi loin d'ici, emmène-moi dans ton pays, n'importe où loin d'ici. »

Elle aurait pu être de celles qui se montrent complaisantes, qui entraînent un « client » potentiel vers un hôtel, pour les faire agresser par un « protecteur » et les voler. Elle aurait pu être une femme devenue étrangère à elle-même, coupée en plusieurs identités. Elle aurait pu être simplement épuisée, ou dépassée par j'ignore quelle suite d'événements. Entre ce qu'elle me dit et ce qu'elle avait vécu, comment aurais-je alors fait la part des choses ?

Elle ne me donna pas ses coordonnées, et le nom qu'elle me souffla, était-ce seulement le sien ?

Aurais-je dû la mener à la police ? Si elle avait été droguée, elle aurait été en mauvaise posture.

Comment m'assurer qu'elle n'était pas suicidaire ?

J'ai prévenu le clerc, à l'accueil, de bien réveiller à six heures la cliente du 304.

À cinq heures trente le lendemain, j'appelai, en dépit de mes réticences, à sa chambre. Elle finit par répondre, demanda – *dare* ? – qui était à l'appareil, et, à l'énoncé de mon nom, répondit une deuxième fois : qui ? Elle se souvenait d'avoir été avec moi, certes, et que nous avions bu, mais de sa prière, de son « emmène-moi », pas du tout. Ce qu'elle faisait aujourd'hui ? Son travail, préparation d'une parade de mode pour un créateur célèbre. « Quand je bois... » ajouta-t-elle, s'excusant. Disait-elle vrai ? Elle me remercia, me lança un *sayonara*, et raccrocha. Je rappelai, en vain.

Je prévins mon amie de Kyôto, au cas où cette femme dont la rencontre tant m'influença, l'appellerait.

Pourvu qu'elle n'aille pas faire le pire. Et pour moi, le pire, c'était se suicider. Mais pour elle, qu'était donc le pire ? C'est, en route vers Tôkyô et l'avion de mon retour à ma ville natale, cela qui me taraudait. Même la vue du mont Fuji fut insuffisante à effacer l'inquiétude, à peine l'estompa-t-elle.

Je vivrai avec cette question.

L'appel

Il savait qu'il n'y avait que par-là, et seul, qu'il devait passer. Recul, tergiversations ? Désormais impossibles.

Il avança donc dans le sous-bois. Il entendait, ici des bruits de pas, là la vibration molletonnée d'un battement d'ailes. Ou même, trois notes, la dernière prolongée. Quelle bête, quel oiseau manifestaient-ils ainsi leur présence ? Il l'ignorait.

Qu'il n'y ait ici personne de ses connaissances, il n'en doutait pas. Des souvenirs lui revenaient, visages d'amis entrevus avant qu'ils ne disparaissent. Des propos aussi, propos maintes fois tenus, prophétiques au point qu'il avait, en ces lieux foulés pour la première fois, une impression de déjà-vu. Il ne pouvait pas dire qu'il n'avait pas été prévenu. Ne l'aurait-on fait, que de lui-même... Oui, lui-même, depuis l'enfance, s'il se rapportait à son premier et plus ancien souvenir...

Et il le fit, rompant avec le fil de sa pensée, en enjambant un tronc d'orme, en contournant un sol spongieux – oui, en revenant à ce souvenir : la petite soeur de cinq ans de son ami Oliver traversait en courant, vêtue d'une camisole et de petites culottes blanches, et de jarretelles de même blancheur, traversait, lumineuse, le corridor où, à sept ans, il connut son premier enchantement. Mais n'y avait-il pas, plus avant, cette gardienne de quinze dont, lui, avec l'audace de ses quatre ans, dégageait du corsage ce sein si doux, légèreté du flocon, chaleur d'édredon?

Quelle bête sinueuse venait donc de son bruissement interrompre son voyage ? Ébahi, un moineau, pattes en l'air, figé. À le voir surgissent d'autres réminiscences, murmures cette fois : « Laisse », « Viens », murmures de voix d'adultes. Et une image, celle de sa grand-mère, muette comme elle ne l'était jamais, et dont les doigts s'agitaient sur les

grains d'un chapelet, au lieu de continuer à lui emmêler les cheveux de ses doigts raides, juste avant ces murmures : « Laisse », « Viens »...

Il reprit sa marche.

Sporadiquement, comme un psaume d'église, une mélodie dans un sanctuaire, la voix du muezzin, il croyait repérer, derrière des vibrations d'origines inconnues, le rappel du départ, inéluctable. L'invitation à interrompre ses haltes, à avancer.

Les ormes, les chênes, les sapins, les cèdres lui parurent géants, d'autant que le sentier ténu l'obligeait à passer tout près d'eux, érables par petits groupes, ormes par trio ou duo, tous aux feuilles sèches, agrippées aux branches cliquetantes. Seuls sapins et cèdres de plus en plus nombreux affirmaient de tout leur vert une vitalité qui se moquait du froid.

Mais qu'il est sombre ce feuillage.

Il faisait vraiment froid. Le vent n'avait de cesse, ni son propre mouvement, à son cerveau défendant.

Pourquoi donc persister à marcher ? Se demanda-t-il, tandis qu'il sortait de sa somnolence de funambule, pour se frotter les mains, stupéfait de prendre conscience que ses jambes avançaient toujours.

Il marchait donc et souhaitait s'arrêter.

Seule l'ouïe était fine, extra fine, comme pour compenser la vue brouillée, l'agueusie, le froid des mains, pour lesquelles écorce de chêne, chemise de *flanquette*, jonc au doigt avaient même texture.

Il n'y avait plus personne d'autres que lui, ici.

Il demeurait assez lucide pour comprendre cela, au moins.

Il n'avait plus à se forcer, plus personne à impressionner, à soutenir. Il pouvait s'abandonner au sommeil, enfin.

Il avait tout le temps de prendre conscience de son enlèvement, jusqu'au bruit de succion qu'un effort réflexe pour se hisser provoquait,

avant qu'il ne s'enfonce un peu plus. Très lentement. Au moins allait-il enfin dormir. Il aurait donc ce qu'il espérait ?

Il sentait un frémissement dans les jambes, cet élan qui se déploie en marche. Il constatait à sa honte que ses bras amorçaient un geste vers le haut, en réponse à un inconscient désir, tenace, de se sortir de là.

Il s'obligea à l'immobilité, s'irritant de se découvrir encore si contradictoire, encore, comme depuis toujours.

Il sourit – crut sourire. Très calme. Apaisé.

Autour des sables mouvants, la frondaison des arbres cliquetait sans répit. Une chouette ulula, seul oiseau qu'il sut identifier à son chant. À cause d'une petite amie. Lucie ! Il l'avait oubliée celle-là, et sa passion des oiseaux, et ses roucoulements qui lui firent demander si elle avait mal, quand, la première, elle l'avait invité...

Absente. Comme toutes les autres.

Il était bien seul, ici.

Et pourtant, il cria – crut crier. Il cria très fort, pensa-t-il. Il cria encore et encore et encore : « À l'aide! »

Au cas où.

Se promener À Gisèle

Promeneur.

Il avait dix-huit ans, et à cet âge qu'il trouvait difficile, l'un de ses bonheurs était de se promener dans les parcs.

Dans l'un, il fit le Bouddha guettant l'Illumination sous le feuillage maigre d'un acacia, caché dans le repli d'un vallon, à flanc de colline. Dans un autre, il faisait errer son sourire, tandis qu'il regardait passer les filles, éveilleuses de désirs multiples, femmes changeantes autant que ses désirs. Toujours il se ménageait un temps de la semaine où il ferait le tour d'au moins la moitié des neuf parcs de son quartier. Certains jours de perspective de bonheur extrême, il pouvait les parcourir d'un pas rapide, en un peu plus d'une heure.

C'est dans un jardin avec cours d'eau en dédales et pont de pierres, qu'il avait pris goût à la photo; et c'est dans le parc voisin, qu'au pied de l'acacia, il avait mémorisé, comme autant de noms de villes, quelles étaient les parties du corps humain, axones, dendrites, muscles... Plus loin, il avait joué au tennis, avec un camarade, s'initiant à ses côtés aux rapports avec ces êtres d'un monde plein de promesses, monde d'autant plus étranger, que venaient ici se balancer les jeunes juives en socquettes blanches, que les collégiens francophones faisaient mine de ne pas regarder.

Il y avait un autre parc encore, où il pouvait jouer à la balle, mais les gens y étaient de milieu plus cossu, et bien que, comme parc, il fut moins beau, il en paraissait plus lointain, lieu de dernier recours. Au-delà, un parc pour rien, avec un canon au milieu. Il n'y allait jamais, sauf pour couper à travers, quand, plus jeune de quatre ans, il collectionnait les fossiles, à côté – ironie! – du cimetière! Et il trouvait cela extraordinaire qu'au cœur d'une ville, il y eut ainsi moyen de remonter jusqu'à l'époque

glaciaire en arpentant un volcan éteint, distrait seulement au passage de quelques voitures de veuves, ou à celui, nonchalant et snob, d'un faisan.

À la montagne d'ailleurs, l'on pouvait aller dans l'espoir que peut-être l'on se ferait faire des propositions par une réincarnation de Bardot. Ou, plus jeune, de six ans plus jeune, pour faire des jeux interminables, sous la pluie, avec les scouts.

À dix-huit ans, la montagne était pour lui le grand parc, le refuge, celui qui offrait ce lieu béni où être avec soi-même, sans que son humeur n'affecte personne. Libre d'être malheureux, pensées noires, disponibilité maximale. Marche exceptionnelle, parce que, par rapport à celle que l'on se permettait dans les autres lieux, elle était comme un roman face à des nouvelles, plus riche de rencontres imprévues, de races, de variétés d'arbres, de replis, d'ascensions, de conflits, de rêveries soutenues par la fidélité à suivre les sentiers, pour s'en éloigner soudain. Tout cela, en somme, que chaque petit parc offrait en raccourci, chacun avec sa valeur propre, chacun associé à sa jeune adolescence, à telle étape dans la quête des connaissances ou à la rareté de celles-ci... avec l'émoi, chaque fois premier, d'une rencontre avec une femme que l'on croit que l'on va aimer et avec qui l'on cherche le banc le plus retiré, le plus abrité d'ombrages les plus denses.

Il ne s'ennuyait pas de l'apparente uniformité de ces lieux, en dépit, ici, de quelques rocailles au dessin distinct et de deux ou trois parterres ponctués de fleurs d'essences différentes. Celles-ci cédaient, là, toute la place aux érables, aux chênes dominants, à des sapins bleus, à des bosquets. L'on allait de l'un à l'autre lieu, comme d'un texte à un autre d'un même auteur, rassuré à la reprise de certains éléments, mais prenant plaisir à ce qu'ici soit dominant le thème de l'eau, là celui de l'enracinement, plus loin celui du jeu, ou de la glorification du silence. Partout, l'enchantement des cris d'oiseaux à peine accompagnés du

ronnement rendu lointain du trafic, le souvenir des morts, l'exploration des mondes accessibles, mais encore à soi inconnus, sinon par les récits et l'expérience des autres.

Lieux de passage, jardins porteurs d'un vieux rêve de recommencement, enfance, adolescence, vieil âge; terrain de jeux, d'amours, de saisons, infini rendu accessible dans l'espace réduit, aux dimensions d'une très courte nouvelle, de ce qui fut, du temps de nos grands-pères, on l'a raconté au promeneur étonné, un seul immense verger, parcouru d'une rivière : la campagne en somme. Le jeune homme pénétrait chaque jardin comme s'il y put trouver un message caché, comme il avait l'habitude, huit ans plus tôt, de s'entendre avec deux copains pour en glisser dans l'écorce quasi détachée d'un arbre qui achevait son règne, croyait-il alors.

Il tient toujours. Il l'a vérifié, cinquante ans plus tard.

C'était, dans un parc dont nous n'avons pas parlé, un message signé d'un mystérieux « V », invitation à l'aventure.

Un des lieux où rêver de mondes possibles et des moyens d'y parvenir.

Ô parcs nécessaires.

Le mouvement perpétuel

Le professeur a bel et bien dit : « Celui qui prend la peine de peindre le noir courant où l'entraînent ses pensées, c'est qu'il a encore l'espoir de surnager. Le silence seul de celui qui, d'ordinaire, parle est désespéré. Et encore, il est des silences de contentement, des silences lumineux. »

Charles B. Landry enrage, et, malgré tout, écoute avidement cet universitaire, ce spécialiste de peinture qui n'a sans doute créé aucun tableau. Il note les titres d'ouvrages qu'il mentionne, se plaint à lui-même de leur jargon, à ces universitaires, de leur suffisance, non?

Il sort de la salle de conférence, après avoir précipité calepin, crayon, livre dans son sac kaki.

Il marche d'un pas rapide, comme s'il avait un rendez-vous pour lequel il serait déjà en retard.

Il s'arrête, s'assoit sur une borne en ciment, près de Sanguinet. Se passe la main sur les avant-bras comme pour se dépoussiérer. Se force à respirer par longues aspirations, lentes expirations. Regarde l'Uqam. Devrait-il faire son Baccalauréat en Arts plastiques? Voici dix ans qu'il se demande périodiquement s'il a raison de s'obstiner à demeurer autodidacte. Il redoute de peindre des tableaux qui requièrent, pour être appréciés, des textes explicatifs.

Mais si l'on avait raison de rire de ses portes de grange stylisées... Dix ans. Cette lumière... Ce procédé, un simple procédé?

Il se met à griffonner des esquisses qu'il glissera plus tard dans ses tiroirs, se refusant à reconnaître qu'elles sont plus estimables que ses tableaux. Vivantes.

Il dessine la façade de l'ancien édifice de La Patrie.

Un homme quête, prend son élan, fait un sprint, s'arrête brusquement, se dandine, quête. Indéfiniment.

Suivant quelle logique implacable?

Charles Landry le regarde, le suit, spectateur d'un match dont il ignore les règles. Discerne un pattern.

Il se décide, le dessine, efface, redessine, plonge en somme : en quelques traits le marcheur existe. Qui donc, en son mouvement, emporte l'autre ?

Maelström.

Décoration intérieure

Cette brume insensée où s'agitent des ombres, comment pourrais-je l'éclaircir?
R. Queneau, in G. Perec, *W ou le souvenir d'enfance*.

Je déroule les *kakemono* des poèmes appris. Ils ornent mon intérieur. Se confondent dans la nuit. Promenade dans les couloirs du cerveau : une à une des chambres s'éclairent, retombent dans l'obscurité.

Soudain m'apparaît une ombre géante. Le pharaon cherche-t-il par où revenir au monde des vivants – ou la porte secrète ouvre-t-elle sur l'autre monde ? Le seuil surplombe l'eau d'un canal, une barque attend. Il en reconnaît les motifs, qu'il a vus sur les murs du tombeau.

Quelle part divine, par chacun consacrée, mérite-t-elle donc de survivre à cela même qui rendit difficile de quitter la vie ?

Fruits et fleur et joueuses de cistres et mains pour cueillir et pieds pour activer le passage de l'eau dans les rigoles.

Quelle erreur, et était-elle fatale, de ne point savoir reconnaître que l'on était soi-même le royaume et d'aller investir du titre de dieu un seul homme et de celui de joueuse de cistre telle femme!

Osiris, Isis, formes doubles telles qu'il faut bien les dessiner diverses pour que se découvrent telles et telles forces en nous.

Est-ce la porte enfin ? De l'autre côté, j'entends clapoter une vague. Venise et ses ponts ? Tôkyô peut-être, aux rivières désormais goudronnées ? Villes lacustres qui disent si bien le secret de nos rêves.

Je reprends ma marche, docile aux éclairs ; la voie est parcourue en tous les sens d'un flux, agitation venue se concentrer ici. Je suis le méandre en ses replis se recoupant, je dis : je... si sûr d'être, et incapable pourtant de dire qui est « je ». Sauf par coïncidence.

Affirmation.

Se pourrait-il que « je » n'aie jamais habité toute ma peau ?

Trois rencontres.

La première

Elle assistait à ma conférence sur les dieux et déesses des mythologies orientales et romaine.

Elle avait le regard attentif et reconnaissant de ces autodidactes que les circonstances ont frustré du désir de s'engager dans de longues études. Si jamais visage m'inspira confiance, assurance que toute espérance n'était point vaine, ce fut le sien. Je n'ai pu vraiment l'entendre, ignore donc le timbre de sa voix, car elle se tut pendant la période des questions qu'elle écoutait aussi attentivement que mes réponses, reçues les unes et les autres avec ce léger sourire de reconnaissance que je n'ai rencontré depuis que chez mon épouse. Elle était de ses présences immobiles et muettes dont il se trouve une par classe et en fonction desquelles je n'ai jamais résisté à l'envie de donner mon cours – ou mes conférences – comme s'il devait compter. À la fin, je devinai plus qu'entendis un merci dit en sa langue maternelle, seul mot que j'en connaissais. D'où peut-être le fait que j'aie totalement occulté le souvenir du timbre de voix.

Un collègue, qui allait se révéler être son gendre, m'avait invité, à l'extérieur du colloque auquel je participais, à donner cette conférence dans le cadre d'une soirée d'université populaire qu'il animait chaque semaine. Il me signala que cette dame, cinquantenaire jugeai-je, était présente à chaque réunion, et toujours aussi muette et attentive. : elle portait des écouteurs et, sans perdre mon visage des yeux, écoutait la traduction qu'en sa langue la traductrice dévidait : j'avais donné à cette dernière le texte de mon exposé. Mais je n'ai jamais su ne pas improviser!

Cette dame avait toute une histoire. Voici ce que j'en retins.

À l'époque de son adolescence et en ce pays, on était une femme mariable dès ses premières menstruations. Et elle, selon les vœux de parents soucieux de garantir leur avenir et le renom des familles, elle était promise à un homme ayant le double de son âge. Un menuisier, dont les meubles étaient renommés pour leur solidité et leur chaleur. On se sentait bien appuyé à ses tables, assis sur ses bancs, tous polis de manière que les bords soient doux au toucher. Et cette douceur, la fiancée y était sensible. Intimidée ? Du fait que cet homme ait le double de son âge ? Non tant à cause de cela (un peu tout de même), mais parce qu'elle n'avait du corps que les connaissances acquises à voir naître les agneaux, quelques propos de sa mère et le jeu des regards entre gars et filles à l'occasion des fêtes. L'idée d'être unie à un homme doux, adroit de ses mains, travailleur, indépendant mais bien vu de la communauté, lui convenait.

Une fois, une seule, la promise avait consenti à se donner au promis, avant le mariage, en dépit des coutumes : était-ce impressionnée par cet homme du double de son âge, ou par cet appétit, frustré, de savoir, qui la rendait maintenant adepte des conférences de l'université populaire?

Toujours selon mon ami, on la disait plutôt réservée, rieuse, sans faire de ce rire un instrument de promotion d'elle-même. Elle accueillait, lui avait-on assuré, ce qui lui arrivait avec simplicité : pas plus qu'elle ne maudissait l'orage d'abattre un arbre ou le soleil d'assécher le sol, elle ne s'en prenait à ce qui survenait.

Oui, elle craignait pour sa mère qu'elle ne se blesse à trop filer la laine, pour son père à abattre un arbre. Oui, elle eut mal à ses premières menstrues. Oui, elle fut déçue des quolibets de ses voisines moquant sa tenue. Mais elle ne s'appesantissait pas là-dessus, glissait sur ses propres émotions, toujours portée vers l'avant. Ouverte à ce qui allait advenir plus qu'à ce qui s'était passé. Et devant les appréhensions, emportée plutôt par

le présent qui la sollicitait. Elle n'ignorait donc pas les contradictions des êtres humains, mais, à quinze ans, se sentait ultimement toujours entraînée par le présent, mais un présent mouvant.

Quand le médecin du village, homme discret, esprit brillant, lui annonça qu'elle était enceinte, oui, elle eut une réaction de surprise, contact-elle à mon ami. Elle n'était pas encore mariée, et, en ce pays, en ce temps-là... Elle fut incommodée un instant d'être marginalisée – bienvenue aux rumeurs – mais elle chassa cette humeur inquiète pour lui en substituer une autre, plus aventurière. Pourquoi cela lui arrivait-il à elle ? « Allons, arrêtons-nous à ce qui est », se serait-elle dit. « Tu es enceinte, un enfant se meut en toi, il a droit déjà à tes soins, il sera unique. » Et de ce qu'unique veut dire, exclus ou adoré, à part ou magnifié, elle ne voulut point se perdre en conjectures.

Sa priorité allait à être en forme, à faire de son mieux pour soulager sa mère dans ses tâches et son père dans l'organisation des commandes de bois.

Et son fiancé, demandai-je à mon ami ?

Elle lui dit simplement ce qui s'était passé lors de sa visite chez le médecin, « un ange celui-là, qui disait vrai, mais avec douceur ». Le fiancé connaissait et appréciait la franchise et la simplicité de sa fiancée : si elle disait l'enfant de lui, il la croyait.

Intelligente, quoiqu'inculte comme on désirait, en ce lieu-là, en ce temps-là, que fussent les femmes. Au nom, disaient certains, de savoirs qu'on craignait de les voir perdre au profit de l'envoûtement né de l'usage des mots. Par besoin de contrôle, de s'assurer la dépendance de leurs compagnes, affirmaient d'autres.

Cette manière d'aller des yeux au fond de ce qu'il pensait, lui : elle lisait en lui bien mieux que lui en elle, lui disait-il, le fiancé. Et comme il

l'aimait déjà, il accueillit ce qu'elle amena avec elle en dot. Un enfant dont il allait faire le sien du mieux qu'il pourrait.

Seulement il fallait devancer le mariage, voire déménager, question de permettre à la mère et au fils de grandir l'un auprès de l'autre, après avoir été l'un en l'autre. De grandir, oui, loin des commérages, loin des suspicions.

Les douleurs de l'accouchement, précisa-t-elle, furent chassées à la vue de l'enfant.

La mère était soulagée qu'il ait l'air si naturel, son fils. Si ordinaire. Si magnifique d'être si humain.

Et le père amassait les fagots pour les réchauffer dans la nuit froide, et recevait des passants, venus, qui avec du fromage, qui du lait, qui de la laine.

La mère ne put s'empêcher de voir grandir l'enfant en se demandant en quoi sa naissance inhabituelle aurait des conséquences. Elle le trouva fils aimant, fier de la quitter, dès quatre ans, et les robes de sa grand-mère, pour rejoindre en forêt le grand-père, et à l'atelier son père. Il l'imitait en construisant ou un char à la manière de celui des troupes d'occupation ou une arche comme celle qu'on promenait aux processions. Un vrai petit gars. Elle eut d'autres fils; de filles, mon ami n'était point sûr. C'est que si la dame avait confessé les circonstances de la naissance du fils, il avait appris d'autres sources certains éléments de la vie de cette dame : le récit ne pouvait qu'être incomplet. Le récit d'une vie ne fait-il pas penser à un recueil de nouvelles d'un même auteur, avec, entre chacune, des silences, comme autant de trous de mémoire?

Ce premier enfant donna le ton à la fratrie, quoique les frères aient davantage cultivé leur adresse à grimper aux arbres, à mener les bêtes. Une fois la mère eut l'intuition d'une dimension étrange en son aîné.

Elle d'abord, le père ensuite s'étaient inquiétés d'une absence inopinée. Leur fils tenait parole et, s'il annonçait une heure de retour, on l'y voyait poindre à point nommé. Mais ce jour-là ni elle, ni lui n'avaient eu le temps de fixer une heure et le fils était parti.

On l'avait cherché chez un voisin avec lequel il partageait le goût de la construction de miniatures, puis, avec des amis, on se mit à parcourir la ville. C'est elle, la mère, qui le trouva : il débattait du haut de ses douze ans avec de vieux vénérables qu'elle ne saluait qu'avec respect. Intelligente, mais inculte, nous l'avons vu, elle se laissait impressionner par ses barbes d'où s'échappaient en chaînes qui semblaient infinies des mots et des mots et en naissaient des images et des images et tout cela pour discuter de l'invisible. Et son fils les reprenait, les interrogeait, discutait d'une réponse.

Elle l'interpella de son prénom, et son père d'un « Qu'est-ce que tu fais là ? »

La réponse qu'il fit les laissa sidérés, mais elle n'en fut pas longtemps choquée. Elle se souvint du jour où le médecin lui avait annoncé la nouvelle de sa venue.

Elle fut plus sereine les dix-huit années suivantes, mais elle se disait, très intelligente, ayant bien écouté ce que disaient les érudits des textes, son mari de son métier, sa mère des moissons et des tissus, elle se disait que cette naissance hors norme ne pouvait indéfiniment se réduire à une vie si rangée, soumise à la météo, au hasard des chutes ou hausses de prix. Elle se disait qu'il devait bien arriver un jour que leur fils sorte du rôle d'héritier de l'atelier.

Et, en effet, non sans inquiétude de la part du père, non sans un signe d'encouragement de la part de la mère à suivre son chemin, il partit. On entendit à son propos le meilleur et le pire. Et les frères croyant au meilleur allèrent le retrouver.

Elle apprit qu'il avait été ovationné à l'égal d'un dieu, espérance pour les uns, médecin pour les autres.

Et puis silence.

Et puis la confirmation du pire. Le cachot.

Elle fut là, à le suivre de loin quand on le mena au lieu de supplices ultimes, elle fut là au moment de son dernier souffle, comme si avoir été présente au premier n'eut été suffisant. Elle fut là pour laver le visage, le corps, les mains et les pieds de son aîné. Le couvrir d'un suaire. Elle regarda les amis porter le corps au tombeau.

La présence de ses autres enfants ne comblait en rien l'absence de celui-là. Elle eut ce moment de deuil absolu.

Mais, à son habitude, car ainsi sont-elles, si inscrites en nous, elle réalisa qu'elle était encore vivante, elle, et donc en mesure de poursuivre la transmission du message apporté par ce fils propre à susciter la suspicion des doctes.

Et elle se dit qu'il y aurait bien un signe.

Elle attendit trois jours.

Le troisième, elle sut.

La seconde

Rien ne me paraissait plus naturel que de découvrir l'amour avec quelqu'un de mon âge.

Mais les jeunes femmes qui m'attiraient, quand j'avais vingt ans, finissaient par s'éloigner. D'une je sus que c'était par mon caractère trop sombre. Les autres m'accompagnèrent un temps, comme entre deux amours. Aussi, avec mes copains bien accouplés, faisais-je figure de cinquième roue du carrosse.

Il en fut ainsi l'été où je voulus, avec eux, célébrer l'obtention du diplôme qui m'ouvrait le monde d'un travail conforme à ce que je croyais

pouvoir aimer. Et je m'inscrivis au groupe qui partit ce juin-là pour une semaine vers les plages de la côte est des États-Unis.

Mais ma position de solitaire parmi ces couples me devint inconfortable et je me séparai de la troupe, choisis une plage distante de quelques kilomètres, me promis du homard et du vin blanc et misai sur des rencontres avec les jeunes américaines ou les touristes. J'avais apporté un essai sur la mythologie et je savourais les pages où l'auteur comparait divinités japonaises et romaines.

Jung appelle, cela, je crois, synchronicité.

Juste comme je levais les yeux des pages de ce livre à couverture corail, je vis sortir de l'écume d'abord une tête à chevelure foisonnante, mais courte. Puis une dame aux épaules brunies légèrement, portant un costume de bain une pièce noir. Elle jaillit d'un bouquet d'écumes alimenté par l'immense vague au sein de laquelle elle s'était fondue, avant d'ainsi jaillir sous mes yeux.

Elle ne vit pas, ses yeux s'étant fixés sur les miens, qu'une deuxième vague suivait, qui la frappa de plein fouet, la désarçonna. Je me précipitai dans l'eau glacée, en en faisant fi. Et vins la soulever en la prenant sous les bras. Puis, gêné, réalisant ce que j'avais fait, je retirai les mains brusquement.

Il lui suffit d'un sourire pour me dire merci. Elle me tendit la main. À son accent, je sus que l'anglais n'était point sa langue maternelle. Nous partagions la même.

Elle avait autour de la taille une ceinture dont j'avais peu vu d'exemples alors. Étanche. Elle en tira des bonbons d'une saveur de réglisse que j'associai plus tard à l'ouzo. D'ailleurs elle aurait traversé à la nage la Méditerranée puis l'Atlantique, que je n'en aurais point été surpris.

Quand elle me regardait, j'avais le sentiment qu'elle m'écoutait, avec indulgence, et si, le soleil tapant fort, elle bougeait les lèvres pour les humecter, je croyais participer à la naissance du monde. Volupté aurait pu être son nom.

Elle m'intimidait, elle me rassurait comme si elle chassait cette timidité à la manière dont on enlève un fil tombé sur un collet à une personne dont on respecte encore trop l'intimité pour répondre au désir de la caresser.

Elle devait bien avoir le double de mon âge. Me le confirma l'arrivée d'une jeune fille : elle devait être, de deux ou trois ans, plus jeune que moi. Tête altière, ses yeux toisaient celle qui m'était encore inconnue. Comme si la jeune défiait la vieille. Puis la première me jeta un coup d'œil, sans insister, comme si j'avais été un point noir dansant devant sa pupille. Et elle s'en fut vers le bout de la plage. Soucieuse de prendre ses distances. Comme découragée à l'avance des enfantillages de sa mère.

Ma compagne avait une fille! Et même, découvris-je plus tard, un fils, nés, lui de la rencontre avec je ne sais quel amant de passage, mais elle, d'amours intenses et violentes, c'est le cas de le dire, avec un général. Divorcée depuis peu, mon amante ! La fille allait une semaine sur deux chez l'un et l'autre. Pas facile, sa fille, apparemment. Braquée contre la liberté de la mère. Les jours qui suivirent, entre deux ébats où je me laissai mener, même quand je croyais prendre l'initiative, celle-ci me confia, chaque fois très brièvement, en autant de haïkus, les aspects de sa conception de la vie.

Primat de la sensation. Nécessité de ne jamais laisser impunies les fautes de confiance. Elle appelait franchise le fait de suivre ce que l'élan du cœur et du corps dictait. Ce qui l'avait décidé à rompre avec un mari pas plus fidèle qu'elle ? Pas d'autres amours, non, mais cet impératif

désir, chez lui, de décider de ses élans à elle ! De colère, il avait même chargé un jour avec sa jeep sur un de ses jeunes amants. Car elle goûtait la jeunesse, le plaisir d'initier, un peu vampire, ai-je compris sur la fin de notre relation. Vampire en ce qu'elle oubliait ce qu'annonçaient de timides signes de vieillesse, ridicules, chairs plus... Enfin, il serait malhonnête de m'appesantir sur ce par quoi elle souffrait, elle qui voulait toujours être selon ce que son désir voulait. Dans le plein élan de la jeunesse.

La première fois que je l'ai vue nue, c'était après notre première rencontre. Une heure à patauger, à se laisser lever par les vagues. J'en avais un coup de soleil qui me rougit au point de couvrir ma timidité du prétexte des frissons qui me saisirent. Elle m'entraîna à son chalet, me donna une serviette, s'éloigna vers sa chambre dont elle ferma la porte, juste assez pour que je puisse entrevoir la blancheur des fesses. Elle revint avec un peignoir blanc en ratine, qui invitait au pelotonnage. Mais qu'allais-je croire ? Qu'une femme comme elle puisse même penser à jouer à la bête à deux dos avec un jeune homme comme moi, qui faisait fuir les nymphes ?

Elle me sécha les cheveux. Elle était si proche. Sa chaleur rayonnait et je ne savais où poser les mains. De peur de l'insulter ou de révéler mon ignorance, qu'elle devina de ce fait même. Elle vit que je tremblais, me frotta le dos, m'invita vers sa chambre. Me montra le lit où je m'assieds.

Puis elle dénoua la ceinture blanche, si blanche contre le teint cuivré de la poitrine. Et je la vis telle qu'en elle-même, sans ornements, dont aucun n'aurait pu égaler le charme qui se révélait. Seins fermes de jeune fille, malgré l'âge et la maternité (me dis-je, plus tard, quand nous eûmes rompus, qu'elle eut rompu). Mais bassin large comme le golfe du St-Laurent. Et descendre le long du fleuve de ses jambes, aller jusqu'à

cette vallée ombrée d'une forêt de cils noirs et bouclés, et, là-dedans, oh ! l'inconnu, la promesse lue et imaginée tant de fois.

Elle m'enveloppait de son regard puis de ses bras, elle posa sa main droite sur son sein gauche et se mit à jouer de ses doigts musiciens juste là où la nuque s'affirme et les cheveux s'achèvent.

Et ainsi de suite. Même ma brusquerie semblait lui plaire, comme si je confirmais par là sa suprématie, dont elle ne doutait jamais. Elle n'avait qu'à apparaître pour émouvoir. Peu de mots, mais dire tant d'un geste, d'un écart de jambes, d'un toucher à tel endroit jamais associé au plaisir et qui s'y révélait sensible.

L'expérience en elle se conjugait avec la puissance des commencements. « La mer, la mer toujours recommencée », disait-elle déjà ? La mer, c'était elle. Et le plaisir n'était-il pas amplifié du fait de l'interdit bafoué que suggérait la différence d'âge ?

J'étais submergé. Tantôt ravi de sensations inattendues, tantôt perplexe quant au geste à poser, à la caresse opportune à ce moment précis et qui maintint dans sa fièvre mon amante soudain partie très loin, dans le cosmos. Moi j'étais là, son seul lien avec la terre. Elle dans sa capsule envolée vers où... Petits gémissements, soubresauts, contractions et une espèce de langueur de baie qui se déploie. Après. Et moi luttant contre un sommeil impoli. Et voulant encore.

Et pétrifié de voir sur le seuil de la porte la fille et son frère, que je découvrais en cette circonstance. La fille tira la porte avec force.

L'amante eut tristesse aux yeux, un seul regret, n'avoir pas fermé la porte, imposer cela à ses enfants. Regret furtif, car c'était fait. Aucun pour ce que nous avions fait.

Les jours suivants la mythologie perdit tout à fait l'intérêt qu'elle avait eue jusque-là. Je découvris les paysages de la côte, criques pierreuses, laminaires géantes, fucus poignant d'odeur d'iode, homards,

épinoches, truites de mer, oursins, astéries. Et sur terre, troupeaux de vaches.

Elle?

Elle conduisait sa voiture sport grise à capot noir dans les rues secondaires des villages ou sur les routes de terre, me découvrant des décors différents, et chaque fois, associant des odeurs, des couleurs, des lieux à des situations où nos corps cherchaient quelque conformité. Quelque accord dont la découverte eut signifié l'accomplissement de nos vies.

Toujours toutefois ces hauts et ces bas. Je l'encourageai à participer au concours de Miss Plage. Et elle se mit en tête de gagner et se choisit un costume de bain rouge écarlate et manifesta une adresse à jouer du yoyo et une vitesse de répartie, même en anglais, qui séduisit les juges et me fit gagner mon pari. Miss Plage avait beau avoir quarante ans, elle triomphait de petites de vingt ans, en dépit du don divin de leur jeunesse. Simplement, mon amante savait bouger et parler du regard et sortir de sa ceinture de quoi éveiller le goût, mieux le plaisir d'être là.

Mais en moi une insatisfaction. Celle que j'aurais voulu séduire, c'était la fille. Et le fils, dont j'étais l'aîné d'à peine quatre ans, me faisait honte de ce que je percevais être de la lâcheté. Pour ne m'être pas refusé à suivre mon amante, pour n'avoir pas plutôt fait le siège de sa fille.

Mais c'était sa fille, c'était son gars, et mon amante n'avait-elle pas eu ce qu'elle espérait, au fond, de moi, ce rappel qu'elle pouvait plaire encore, étonner encore ? N'avait-elle jeté regard sur moi que par plaisir de se découvrir encore apte à révéler un homme à lui-même, à le rendre assuré comme un général ?

S'était-elle dit : « la semaine terminée, le gandin partira, il gardera bons souvenirs de son séjour à la mer, et moi aussi. Et point final. » ?

J'avais son adresse, et, oui, son numéro de téléphone, et elle, mes coordonnées. Ni l'une, ni l'autre n'appela, bien que nous ayons vécu dans la même ville.

Je l'avais rencontré le vendredi, le jour de Vénus. J'aurais dû mieux lire mon essai sur la mythologie.

La troisième

Voici l'histoire de ma rencontre avec celle qui demeure ma plus ancienne amie.

Jamais je n'aurais cru pouvoir me mériter l'amitié de S. L'amitié, oui, oui, on peut appeler comme cela le sentiment qui me liait à lui, même si l'on me demandait : comment fais-tu pour l'endurer ? Il est amusant, soit. Et avec lui, on est sûr qu'il y aura de l'action. Mais il ne fait que te mettre en boîte, rire de toi en te soumettant à des compétitions dont il est sûr d'être le vainqueur. Il t'humilie.

M'humilier, peut-être, je le reconnais. Mais j'admiraais qu'il ne soit pas moi, qu'il ait ce sens de l'initiative, cette audace, cette capacité, que je désapprouvais moralement, mais qui me semblait honnête, celle de casser la gueule à qui nous emmerdait et harcelait. Certes, il me rappelait sans cesse que j'étais nul à la course, à la lutte, au hockey. S jouait à l'avant, joueur vedette du collège, pratiquait la lutte gréco-romaine et le sumo, excellait en mathématiques, mais détestait les caprices de l'orthographe, les subtilités de la philosophie, et tout ce qui se rapportait au passé. Comme si cela contrevenait à une certitude : avec lui, commençait le monde. De l'avant, toujours de l'avant. Et d'ailleurs, c'est en coup de vent qu'il traversait la salle d'étude, déplaçant les cartables de chacun. Son arrivée réjouissait quiconque trouvait insupportable la routine, interminable l'attente de six heures P.M., la fin de l'étude. Et s'il se faisait engueuler par le pion, le préfet de discipline qui lui donnait la

strappe, question de principe, l'aimait bien. De l'audace, pas une pâte molle. Un homme, quoi. Avec un peu de discipline, il irait loin.

Mais la discipline, ah la discipline... Cela lui rappelait sa sœur, A. Et si j'aimais bien, en dépit de ses sautes d'humeur et de ses actions imprévisibles le frère, c'est aussi parce que la mystérieuse protection qu'il m'accordait me permettait d'être invité dans la demeure d'une grandeur insolente où il habitait avec ses parents invisibles, sa sœur A et son autre frère, T, esprit lunaire, qui, en tout, ne paraissait avoir d'opinions que celles de sa sœur. On disait même, au collègue, que d'un an plus jeune que celle-ci, ce T lui aurait été attaché comme il n'est pas permis. Est-ce ce qui provoqua la jalousie de S ? Je crois plutôt qu'il ne supportait pas ne pas être le premier. Parce qu'elle était l'aînée, il lui aurait dû obéissance, en l'absence des parents ? Alors qu'il était le plus fort, il devrait se soumettre à ses arguments ?

Elle était futée, l'aînée, habile à tisser ses propos, à enfilet les arguments, à monter une pièce de raisonnements à rendre impatient le « petit » S, à jamais benjamin, en dépit qu'il la dépassa à dix-huit ans de plusieurs centimètres.

Sans compter, qu'elle était aussi bonne en mathématiques qu'en littérature ou en Histoire, pianiste en sus ! Lui s'était essayé à la trompette, mais il ne pouvait rivaliser ni avec elle, ni même avec T dont la flûte pouvait vous envoûter.

T évitait de côtoyer sa soeur, comme s'il avait senti qu'il n'en était que reflet, qu'en sa présence, pâle sur fond de ciel bleu, il ne pouvait rivaliser avec le visage rubicond, rondelet de son impressionnante sœur. Elle était plutôt diurne, alors il se montrait la nuit. Esprit délicat, qui gourmanda un jour la cuisinière quand il la vit mettre la main dans le troufion d'une poule, en retirer les abats, puis y inclure une farce. Il vivait

de plantes, touchait à peine aux œufs. Mais, là où il passait, les gens présents se sentaient pris d'un désir de douceur, de mystère.

Tout le contraire de S en sa fureur, en ses éclats ; lui, il affirmait des positions contraires à celles de sa sœur, il suffisait qu'elle laisse entendre que... pour qu'il affirme le contraire, en éclatant de rire.

Un automne, à l'occasion de la tombola faite pour ramasser des fonds afin de financer un voyage de groupe à New York, il lui lança un défi : chacun fournirait un objet, on verrait qui obtiendrait le plus à la criée « pour le bien public ».

Elle accepta. À condition que chacun vende l'objet fourni par l'autre. C'est ainsi qu'il plaça pour 50 dollars une broche en diamants avec de petits, petits, miroirs incrustés. Elle n'obtint que 30 dollars pour un magnifique couteau suisse aux lames jaillissant comme des tentacules, une merveille. À titre de juge, j'estimai que A était la gagnante, puisque l'objet qu'elle avait fourni avait eu la meilleure cote. « J'ai été le meilleur vendeur » prétextait S. Il voulut me battre, mais la foule (nous étions une trentaine) s'interposa. Quelques bières plus tard, il n'y parut plus. Et S prit ma défense contre des gars d'un autre collège venu jeter la bisbille chez nous. Quand A se pointa, dans sa mini-jupe, tous se calmèrent. Elle avait ce pouvoir, A.

L'autre épisode où je l'ai vue indignée du comportement de son frère remonte à quelques mois plus tard. Nous célébrions la fin de la dernière année où le cours classique se donna, avant l'avènement des cégeps.

Nous jouions à un jeu de rôle, alors méconnu. D'ordinaire A et sa copine préférée se tenait loin de nos aventures : d'autres filles, fascinées par l'intrépidité, la gouaille de S, complétaient notre bande de cinq. Elles nous encourageaient, tandis que nous déplaçons nos figurines, chevaliers montés sur haquenées caparaçonnées. Comme je venais de marquer assez

de points pour prendre les devants, S me prévint de prendre garde : pas question qu'il ne gagne pas.

Sa sœur lança les dés et cela la plaça devant un choix dont son intuition fit d'elle une victorieuse. S s'empara de sa figurine, la lança derrière lui et atteignit l'amie d'A à la poitrine : le sang gicla sous le coup de la lance du chevalier ou peut-être de la patte cabrée de sa monture, toujours est-il que nous voici au chevet de la belle. A fut la première à exercer avec son calme habituel les premiers soins, à bander la plaie. Puis, comme je ne l'ai jamais vraiment vue à ce point, furieuse, elle s'éclipsa dans sa chambre.

L'humeur de tous, même de S, se fit sombre. Il alla toquer à sa porte, elle refusa de répondre.

Parti l'esprit, partie la finesse, partie la présence rayonnante qui apaisait tous et donnait à chacun l'impression d'être en un moment et un lieu chaleureux.

Alors une de nos supportrices, nous voyant irrésolus et dépités, se mit à danser sur un air de flamenco. À chaque pas, elle relevait plus haut sa jupe paysanne. Jusqu'à ce que...

Éclats de rire, nous étions une dizaine à joindre nos ah! ah! ah! et oh! oh! oh! et t'as vu ça et dis donc, dis donc.

Sereine, impassible d'ordinaire, notre A ne pouvait supporter être tenue à l'écart. Et ce rire l'intrigua. Nous l'entendîmes, car nous nous étions tous approchés de sa porte, nous l'entendîmes s'en approcher de son côté. Sans doute mit-elle l'oreille à la cloison. Elle se retira, puis demanda : « Qu'est-ce qui se passe ? » Au lieu de lui répondre, la danseuse releva encore sa robe. Nous étions pliés en quatre, filles et gars pour des raisons différentes, chaque fille, chaque gars, pour des raisons à lui, de surprise, de lubricité, de convoitise, de rejet, d'impatience à voir plus... Mais S se tenait contre le cadre de la porte. Et, en effet, nous

entendîmes le grrrrriiii de la poignée coulissant, la porte s'entrouvrît. A avait beau maîtrisé *l'aikido*, faire des poids et haltères. Elle ne soupçonnait pas la présence de deux redoutables défenseurs de l'équipe de hockey X et de Y, de chaque côté de la porte. Elle mit un pied dehors, ils repoussèrent la porte et firent sortir notre lumière, la resplendissante, soudain rieuse en voyant pour elle, une première ! la danseuse retrousser une dernière fois sa robe.

S s'excusa et à l'amie et à sa sœur et à nous tous, à notre grande surprise. Il promit de ne plus agir aussi impétueusement en notre présence.

Il garda cela pour d'autres lieux. A, quant à elle, retrouva sa placidité de visage, mais le morceau qu'elle nous joua ce soir-là, je ne l'oublierai jamais. Ce n'était pas faute, nous confiait-elle par la musique, de connaître les élans de son frère qu'elle demeurait si calme, si attachée à un cycle, à une routine de vie, à l'exercice de ses lumières en des champs divers. C'était par étonnement de tout ce qui parvient à respirer en dépit de tout ce qui concourt à nous étouffer.

Son calme, c'était de l'amour.

Borée ou le nom des dieux

Borr, Borrhey, « *What a bore, hey ?* » (cette question, proférée par un petit malin jaloux de me voir tourner autour de la belle Agostini, de Toledo), voilà la manière dont la centaine d'Américains de tous États, sexes, races m'interpelaient depuis quatre semaines. Nous participions à une session d'études à Tôkyô, juillet 1968.

Quant à elle, par suite du flottement entre le l et le r, elle me donna l'impression, et cela me faisait sourire, de chuchoter *Bolée*...

J'étais le seul Canadien et le seul francophone du groupe.

Cela explique peut-être pourquoi elle se rapprocha, ce soir-là, de moi. Je n'étais pas Américain ! Or, cet été-là, non seulement les étudiants japonais, comme ceux d'autres pays industrialisés, manifestaient, mais ils protestaient contre l'éventuel renouvellement du traité américano-japonais, qui plaçait le Japon sous le parapluie, comme on disait, de l'oncle Sam. En outre, cela signifiait qu'une partie du sol nippon demeurait terre américaine : les bases semblaient à beaucoup blessures au corps.

Ce soir-là, donc, elle qui était dans un chalet voisin en résidence pour compléter son mémoire sur Kafka, elle avait eu la curiosité de se mêler à notre groupe de fêtards. D'abord heureuse de cette occasion de pratiquer son anglais, elle ne résista pas à son besoin de comprendre, et lança le débat sur l'opportunité de cette présence militaire, dont elle contestait le bien-fondé. Et cela, non seulement par nationalisme, mais – était-ce surprenant de la part de cette étudiante en études tchécoslovaques ? – au nom de l'anticapitalisme. Elle débattait, respectueuse, point agressive, mais ferme, étonnamment cartésienne, si l'on pense à cette méfiance de la rationalité qu'on entend prêter aux gens de sa culture : méfiance des mots, sentiment omniprésent de ce qui leur échappe. Elle,

point par point, reprenait les arguments de ses interlocuteurs, s'assurait en les résumant qu'elle les avait bien compris, puis en montrait les failles.

Lorsque que le débat risqua de se hausser au niveau de la cacophonie, elle tourna le rassemblement en karaoke de chants populaires, country, *minyô*... et tchécoslovaques, quand c'était son tour.

Du japonais, je ne savais guère que *Konnichi wa*, *arigato*, *oyasuminasai* et *sayonara*. Et du français, elle pouvait faire écho des termes équivalents : bonjour, merci, bonne nuit, au revoir.

Ignorant de la langue maternelle de l'autre, nous avions en commun d'être les seuls pour qui l'anglais était langue seconde. Même Agostini, comme d'ailleurs Mirai ou Yi, ne parlait que l'anglais. Et c'est par cette langue, donc, que, en quelques apartés, nous nous liâmes autour de sujets qui nous passionnaient, mais manifestement pas ceux qui nous entouraient : nous échangeâmes sur la littérature tchécoslovaque.

Je préférais *Le Journal* et les nouvelles de Kafka à l'œuvre de J. Hasek, *Le brave soldat Chveik*. J'allais découvrir plus tard Hrabal et Kundera, mais pour lors mes connaissances en littérature tchécoslovaque se réduisaient à ces deux auteurs.

Néanmoins j'étais bien le seul de cette cohorte à avoir lu, en traductions, ces auteurs. Troisième motif que rétrospectivement je trouvais pour expliquer qu'elle ait pu se rapprocher de moi.

Mais en quoi aurais-je pu, en me fondant sur ces trois raisons, deviner ce qui allait suivre ?

Pour le moment, j'admirais la manière dont elle exprimait sa reconnaissance envers ce que la littérature tchécoslovaque lui avait découvert, son sens des nuances qui la rendait critique aussi bien du dogmatisme soviétique que de celui des maoïstes : ce dernier point m'étonna, la gauche québécoise d'alors était éblouie par le concept de Révolution culturelle et permanente, alors que ma nouvelle amie

évoquait, de diverses sources qui avaient séjourné à Pékin (Beijing) et à Harbin, des destructions, des disparitions, des morts dont je ne savais rien. Mais c'est au capitalisme qu'elle réservait ses pointes les plus acerbes. Sans jamais manquer d'égard à mes confrères et consoeurs. Plusieurs d'ailleurs, de Los Angeles et de Détroit, d'accord avec elle.

Comme je l'ai dit, quand la conversation devenait cacophonique, elle trouvait moyen de déplacer le sujet, de remettre l'harmonie dans notre petit groupe. Et de ménager des moments où nous nous retrouvions entre nous.

J'ai toujours éprouvé en un premier temps du soulagement devant ces femmes qui savent dire ce qu'elles sentent ; dans un second, une certaine tendresse pour cette affirmation de force : il me paraît dérisoire d'invoquer, au sein du cosmos, telle conviction d'être maître du destin, voire de la connaissance.

Mais aucun des motifs invoqués ne me semblait suffisant, même pris ensemble, pour justifier cette espèce d'attraction, cette amorce d'attachement qui s'opérait comme à l'insu des mots, entre corps et pensée de l'un et l'autre. Sa seule proximité m'émouvait, et le trouble variait au rythme de ses rapprochements et éloignements.

Ô rien d'un élan fougueux, d'un vertige. Une agréable compagnie. Je n'avais rien d'un géant ou d'un athlète à l'énergie inépuisable. Mais l'idée qu'elle pouvait trouver en moi une personne avec qui échanger, que je pouvais donc lui apporter quelque chose, libérait ma réceptivité à ce qui émanait d'elle. De là à m'imaginer qu'elle put ressentir à ma présence l'équivalent de ce que la sienne amorçait en moi, non.

Peut-être inspiré par le tambourinement de la pluie sur les tuiles et contre les vitres panoramiques, je commençais à m'absenter du lieu où j'étais. Éconduit par la belle Agostini, un peu frustré, mais préparé à l'être, je me sentais dans un état de nonchalance, me disais que ce fil

d'attraction avec l'admiratrice de Kafka relevait d'un mirage : je m'excusai et gagnai ma chambrette.

Je suivis un moment le cours des gouttes, méandreux, sur la fenêtre, tentai de lire quelques pages des *Frères Karamazov* : ce roman me reposait du souci de ne rien perdre de la pertinence des observations de notre maître en littérature japonaise. Bien entendu, je m'efforçais en un premier temps de me laisser toucher par les divers auteurs, mais je ne pouvais, bientôt, m'empêcher d'observer en quoi ils entraient en résonance avec leur culture, la critiquait ou l'idéalisait.

Avec Dostoïevski, je ne lisais point pour connaître la Russie, mais en quête de l'écho en moi des tourments des personnages. Seulement, ce soir-là, peut-être par pressentiment, je n'entrai pas dans l'univers de l'auteur russe, je devrai d'ailleurs une semaine plus tard, quand je reprendrais ma lecture, relire les pages découvertes à l'hôtellerie, distrait par la pensée d'Agostini.

Et distrait aussi par la conversation animée et son animatrice dont je connaissais alors le nom propre. Curieuse appellation que celle-ci : ne désigne-t-elle pas des centaines d'autres Japonaises ? Maintenant, du diable si, nom de dieu, je m'en souviens ! Pas plus d'ailleurs que de ce corps qui alors m'émouvait – ô subtilement. Si je dis qu'elle avait les cheveux noirs, et cela en un temps où très peu de femmes se teignaient en blonde, encore moins en rouge, on me reprochera de ne guère donner chance à l'imagination. J'ajoute qu'elle les avait drus, plus longs que ceux des garçons, plus courts, bien plus courts que ceux de ces dames du temps jadis. Épaisse, la chevelure, et voluptueuse, ai-je pensé au premier regard.

Mais ses lèvres ! Moins ne me revient l'impression reçue par mon regard, que par mes propres lèvres, ma nuque, ma poitrine, le lendemain...

Son nez, le contour de ses yeux ? Rien du premier. Les seconds, bien ouverts, marrons, sans cet effilement à travers lequel on se sent observer comme entre les lames d'une persienne. Du reste du corps, je ne retrouve plus qu'une sensation de solidité et de souplesse simultanées. Aucun détail des mains, sauf l'élégance du mouvement : avait-elle fait de la danse ? Des pieds, rien. De la taille et des seins et des hanches ? Mes mains pourraient, si elles le pouvaient, être plus précises que mes mots, mais ceux-ci sont trop soumis aux impressions visuelles pour m'être de secours.

Mais de son allure conquérante, fière, de sa légèreté si elle était requise, de sa capacité à bien s'attacher au sol comme à se laisser emporter, selon sa fantaisie, de cela, oui, je me souviens, mais, ce soir-là, celui de notre rencontre, je n'en avais guère connaissance.

Avec ces indices, vous serait-il possible de la dessiner ? J'en doute. C'est pourtant ainsi que je me souviens d'elle. Mais pas que de cela, pas que d'elle. Car nous fûmes, le lendemain, trois. Au moins, trois.

Je dis : elle, car j'ai totalement oublié son nom ; même à vous écrire, il se dérobe toujours.

Mais ce soir-là, je me le récitai, comme mon grand-père d'Héraklion égrène en Grèce le chapelet, autant pour méditer que pour fixer son anxiété.

Je m'endormis enfin.

Je ne me souviens pas de mes rêves, ni de m'être réveillé, au petit matin, avec l'intuition de ce qui allait advenir.

Ma mère soutient qu'errer est dans ma nature, me laisser guider par ce qui survient. Quelque chose en moi résiste à cette simplification.

*

La pluie et le vent et le tonnerre étaient entrés dans un mouvement à donner le sentiment que la Terre elle-même cherchait à parler.

Mais ni de mon état pendant le déjeuner, ni de la façon dont je la recroisai, elle, je ne me souviens. Pourquoi sommes-nous sortis, sous quel prétexte me conduisit-elle le long du sentier qui menait aux rives du lac si bouleversé par les précipitations, si agité par le vent, qu'on ne savait plus si les tourbillons n'étaient que d'eau ou s'ils n'étaient pas l'effet du déplacement des anguilles qui avaient fait la réputation du lieu auprès des gastronomes ?

Je crois qu'elle portait une robe en coton, bleue avec de petites fleurs rouges. Mais je n'en jurerais pas, trop influencé ai-je été par le cumul des impressions qui plurent ensuite.

Pourquoi donc nous être éloignés des autres? Pourquoi affronter ces trombes d'eau ?

Avions-nous seulement décidé ? Étions-nous portés ?

Je crois que je fus celui qui, du dos de la main, le premier effleura celui de celle de l'autre. Mais c'est elle, c'est elle qui prit l'initiative d'enclorre de la sienne ma main. Il est vrai qu'elle connaissait les lieux, pouvait ainsi se targuer du statut de guide.

Elle me conduisit donc le long d'une pente qui descendait lentement. De chaque côté du sentier, des grappes de fleurs, boules bleues ou blanches : si l'on s'en approchait, on distinguait alors au centre de la couronne constituée de fleurs à plus larges pétales, une foule de plus petites. Leur parfum nous atteignait en même temps que nous prenions note de leur couleur. Et ce parfum expliqua-t-il, mêlé à celui des autres espèces, notre envoûtement ? Azalées, hortensias, et la détestée, en mon pays, la renouée du Japon, protectrice contre la maladie de Lyme, allais-je apprendre bien plus tard, toutes ces essences, et le bruit des vagues et le friselis des feuilles de chênes et le frémissement des érables aux feuilles miniatures et le cliquetis des bambous qui secouaient leur chevelure d'un

vert tendre, aussi drue que celle de ma compagne, tout cela agit-il plus sur nous que nos désirs propres ?

À vrai dire, c'est du coin des yeux que j'absorbais ces sensations visuelles, car outre où je mettais les pieds, je prenais soin de la regarder, elle, ou plutôt j'étais attiré par son assurance que je traduisais aussitôt en fragilité, ne pouvant faire abstraction de l'incontestable supériorité des forces qui se déployaient autour de nous. En nous ?

Lourdes fleurs, de chaque côté de nous, non pas langoureusement se balançant, mais agitées. Sans renoncer aux branches. Bien attachées. Mais fouettées par le vent, aspergées de pluie.

Et celle-ci progressait comme si des gouttes marchaient lentement, en ligne comme enfants d'école, tandis qu'entre elles, d'autres dévalaient à pas de charge, en vagues successives. Crescendo, évanescence, retour d'une autre armée, et ainsi de suite, en rafales.

Des gouttes, vraiment ?

Elles nous massaient la nuque, le visage, et nos yeux, malgré eux, devaient se réduire quelques instants à une fente. Hortensias, belles de jour éclataient comme fusées, tandis que nous passions outre. Au loin, le vert grave des chênes, l'avant-garde chenue de mélèzes répondaient, ajoutant des *clacs* ou du chuintement, murmures et roueries. Variété d'essences, de sons, de couleurs, toute cette végétation cachait, m'assurant-elle, une égale variété de bêtes, une myriade d'insectes, le quart des espèces d'oiseaux du Japon. Je ne vis, en son vol de Sikorski, inflexible, volant avec le vent, qu'une libellule.

Par nos yeux et nos oreilles et tout notre corps, on cherchait ici à nous interpeller, non ? Je la regardais, elle, assurée et fragile : était-elle le sol et la faune et la flore ? Mes yeux glissaient de ses joues à sa taille, j'essayais de la garantir du vent, vent moi-même. De la main gauche, je la tenais par la taille, je montais et descendais du dos aux hanches. Elle se

rapprochait, nous marchions côte à côte, comme si, unis, nous opposerions plus de résistance à ce vent qui nous ravissait. En moi, comme un frère.

Elle? Elle était la Terre, pensai-je ! Elle s'exposait aux deux frères, Fujin, dieu du vent, Raijin, celui du tonnerre.

Les voix, craquements, éclairs de tonnerre se prolongeaient du fait que nous étions entourés de montagnes. Le mont Fuji invisible jouait sans doute sa part, dans cette amplification.

Le festival des verts se poursuivaient le long de notre avancée, quelques feuilles ne résistaient plus, dont certaines venaient nous claquer le visage.

Elle m'entraîna dans une ouverture entre les massifs de fleurs, grottes de branches odorantes. Elle s'agrippait des deux mains à mes épaules, comme si elle redoutait d'être emportée. Ou plus exactement désireuse de flotter dans les airs, mais à condition qu'elle garde un point d'attache. Ses pieds, en effet, ne reposaient plus solidement sur la terre inclinée, mais dansaient. Dans un espace restreint, certes, mais elle me donnait l'impression de vouloir échapper à sa gravité.

Elle m'attirait contre elle, jusqu'à ce que aucun espace ne nous sépare. Elle glissa même une fois les mains vers mes omoplates, dont elle se saisit, pour ainsi dire, arrimée. Comme si elle eut cherché toute sa vie le plus solide en un compagnon, de qui serait venue l'assurance qu'elle pourrait bien s'envoler : il y aurait quelqu'un pour la rattacher à sa patrie, au sol.

Mais c'est longtemps après que ces pensées me vinrent. Sur le moment, que cette sensation d'être tenu. Tandis qu'au contraire, mes doigts agiles couraient de la nuque au dos aux hanches aux fesses, glissaient sous la robe, remontaient le long de cuisses dont la douceur m'enchantaient, tandis que m'étonnaient la vigueur des muscles se

mouvant, la fermeté des os, adoucie par ces muscles et cette peau les recouvrant. Se rebiffa-t-elle à ce mouvement d'exploration ? Au contraire, elle détacha la poitrine de la mienne, et se mit à bouger de sorte que mes mains, comme le vent épouse les contours d'un paysage, puissent définir celui de ce corps qu'elle découvrait.

Car, sur-le-champ, j'eus le sentiment, la préscience que c'est à la poursuite, à la reconnaissance plutôt d'elle-même qu'elle était partie. Désireux de lui signifier que je participais de son envol et d'apaiser la tension qui animait ce que la nature a donné aux mâles de notre espèce pour les faire participer, dans leur délire, à la propagation de la vie, je pris sa main un moment égarée sur ma hanche et la fit glisser de telle sorte qu'elle put réaliser la force de l'attraction qu'elle créait et mon besoin qu'elle fût, elle aussi, comme je tentais de l'être pour elle, l'exploratrice de ce corps, pourtant « mien », dont je ne soupçonnais pourtant pas encore toute la réceptivité.

Mais elle retira aussitôt la main, impatiente que je revienne à mon exploration de ce lieu à propos duquel j'avais lu, dont j'avais des connaissances générales, autant dire que j'ignorais.

Et je crus que nous étions vierges tous deux, à ce moment-là, devant son retrait. J'acceptais sereinement, sans frustration, d'être celui qui l'éveillerait, qu'elle n'avait aucun désir de me connaître, voire d'entrer en moi, qu'elle ne voulait même pas que je la pénètre, de sexe comme d'esprit. Simplement que je l'accompagne dans son étonnement des sensations inattendues de telle partie du corps, de l'indifférence de telle autre. Et autant j'étais soucieux de prendre mon temps, autant l'étais-je de ne pas l'ennuyer de trop de lenteur ou de rapidité, de trop de répétitions ou d'inédits. Brise, de mon haleine je la caressais au cou. Ma main se faisait plus impulsive, et je la sentais frémir comme le feuillage des bambous sous les poussées de la tempête.

Je sais seulement que nos langues, tout le temps que nous fûmes dans la grotte, ne furent pas vouées aux mots...Je n'ai aucun souvenir du parfum de son haleine, de la texture de ses lèvres. Serait-ce que, contrairement à des amantes ultérieures, qui me révélèrent à moi-même, je ne comptai alors que comme interprète l'éveillant à sa propre musicalité ?

Et quand je glissai une main sous la culotte, et sentis, comme prolongements de renouées du Japon ou d'armoises, des poils tantôt recourbés, tantôt avec la raideur de crins, mon propre désir retrouva son impétuosité. Mais d'elle, toujours, que ces ongles plantés dans mes épaules, tandis que de tout le reste elle bougeait, soit pour me faciliter la descente, soit pour se disposer à quelque sensation plus subtile et insolite dont elle aurait anticipé la venue. Mais cela, je n'y pensai que plus tard.

Je progressais à l'instinct, enchanté, légèrement distant, assez en pensée pour m'étonner de son étonnement. Elle n'allait toujours pas à ma rencontre, ne cherchait nullement à danser, ni à rendre une caresse en échange d'une autre. Non, elle me semblait écouter la résonance en elle de tous ces affleurements, ces glissements, elle était à elle-même un continent présumé connu, se révélant inexploré.

Au moment où d'un doigt s'infiltrant entre les chairs si tendres que j'en pleurais, au moment où, en écho des vagues, j'entendis, très concret et singulier, un bruit de vaguelettes qu'une anguille agite en s'amusant à longer la surface du lac Kawaguchi, je sentis une surface plus rigide, par comparaison, que ce qui m'absorbait, et je pensai, oui, à ce moment-là, ce doit être cela, l'hymen.

C'est précisément alors, qu'en même temps qu'elle déplaça de sa main mon doigt, ô de quelques millimètres, je compris qu'elle ne tenait pas à être pénétrée, ni de sexe, ni de pensée, par moi du moins : elle

voulait être enveloppée. Elle voulait prendre la mesure de ce qu'elle pouvait recevoir du monde.

Il me vint à l'esprit, des années après, qu'elle cherchait peut-être, avec toute la violence d'un sous-sol travaillé par les tiraillements des plaques tectoniques, à opposer la familière souffrance associée au corps à une telle capacité, jusqu'alors ignorée, d'élans et de jouissance. Je la sentais vibrante, parcourue de frissons, mais en deçà, juste en deçà, d'un point au-delà duquel elle aurait pressenti qu'existait une autre manière d'être, un autre stade dans la manière d'être.

L'eau nous coulait dans le cou, sous nos vêtements, nous caressait, la pluie pouvait se montrer cinglante, même filtrée par le couvert des branches d'azalées et d'hortensias, dont le parfum participait de l'action de l'eau, nous imbibait, nous imprégnait – venait s'insinuer en toutes nos sensations. Les miennes, en tout cas.

Alors, profitant de l'inclinaison de la terre noire, mouillée, ignorant les gratterons épars chassés par le vent et venus s'agripper à nous pendant notre étreinte, elle se laissa glisser au sol, appelée par lui, me sembla-t-il, tant cela se fit avec aisance. Elle me tenait toujours par les épaules, et je la suivis en son mouvement, et pesai sur elle un moment, sans qu'elle y trouvât à redire, comme si, coincée entre la terre et moi, elle servait de trait d'union entre nous.

Temporairement. Mais j'avais la main prise en étau, sous la culotte, sans espace pour poursuivre ma caresse ; c'est elle qui se déplaça et je me laissai rouler à son côté. Et repris ma caresse, la main gauche sous sa tête.

Elle se cabra, s'arqua ; désormais je pesais sur le mont de Vénus auquel collait la culotte rouge, qui me voilait encore ce que la main avait connu. Cette fois, j'avais les yeux ouverts, les siens étaient fermés, puis s'ouvrirent, et j'eus le sentiment que la Terre elle-même se saisissait de ce moment d'extase muette (si faible le souffle au sortir de ses lèvres),

pour prendre conscience d'elle-même, à travers ma compagne, shamane d'un moment.

Sans un mot, celle-ci se leva, comme si elle réalisait soudain que la tempête s'ébattait toujours, que les éclairs foudroyaient comme sous l'impulsion d'un dieu jaloux des sensations que son épouse, sa sœur, la mère de quelques-uns de ses enfants, pouvait connaître, sensations qui lui seraient à jamais inédites.

Nous rîmes de nous voir transis et couverts de terre, vite essuyée. Mais l'eau nous pénétrait et réduisait à rien la protection des tissus.

Que fut notre marche de retour ? Nous guetta-t-on, deux cents yeux, par la fenêtre panoramique ?

Elle me ramena au chalet où elle logeait, à côté de l'hôtellerie. Je restai sur la terre battue, dans cet espace d'où s'élève ce qui constitue le véritable plancher d'une maison japonaise.

Elle me jeta une serviette (de quelle couleur ?), se retira, j'entendais bien des bruits, mais j'avais surtout faim : l'heure du dîner avait sonné et mes collègues seraient tous à table quand j'entrerais.

Elle fut à nouveau devant moi. Blouse rose, sous-vêtement d'un blanc pur, sous lequel arrondi le mont de Vénus...

Elle ne descendit pas, ne fit pas mine de s'élancer vers moi, simplement me chuchota : « *Kiss me.* »

Ce fut loin du baiser prolongé qui avait scandé notre rapprochement. Il est vrai que nous étions au sec, à l'abri du typhon. Et je finis par penser que cela expliquait pourquoi; je fis quelques pas, et lui donnai, non pas un baiser, mais ce que nous appelons chez nous un bec.

Je me souviens avoir quitté aussitôt, être allé manger.

Le lendemain, elle s'assit à mes côtés, dans le bus qui nous ramenait à Tôkyô. Beaucoup de silences, quelques caresses de mains, légères, comme des notes d'orage très lointain, qui s'éloigneraient.

Le ciel était d'un bleu qui semblait avoir l'éternité pour lui. Un nuage, très blanc, aussi blanc que la surface neigeuse qui recouvrait le mont de Vénus de ma compagne, la veille.

Un moment, elle me suggéra que nous pourrions assister à un match de baseball, au célèbre stade Kôraku-en.

Je ne suis jamais allé à ce stade.

J'ai su par le journal du jour que nous avions été touchés par la frange d'un typhon violent, du nom de Mary.

Le sien?

Mari.

Le poète et la botaniste

Comme il obtenait inéluctablement huit et demi avec le prof Cambot, on l'avait surnommé Federico. Et c'était devenu son nom de plume.

La librairie était bondée. Federico avait promis à son ami libraire de faire une séance de signatures. Un échanton circulait, remplissait les verres, que vidaient à petites gorgées des hommes, et, plus nombreuses, des femmes, fans finis ou confrères polis d'un poète dont les œuvres tiraient à dix mille exemplaires. Autant dire, un incroyable phénomène, et d'être tel lui amenait d'autres acheteurs, qui persistaient jusqu'à devenir lecteurs à leur tour, et la bonne parole se répandait ainsi, jusque dans des collèges de petites villes : une anthologie de son œuvre (il approchait la quarantaine, et déjà une anthologie...) résistait au premier choc de l'indifférence ou de l'hostilité des jeunes, puis les emportait la plupart, portés par son enthousiasme communicateur. On louait la simplicité de son vocabulaire, la sensualité de ses évocations, son sens aigu de l'interdépendance des êtres.

Federico suivait sa voie, aussi éberlué que l'héroïne du film *La Strada*, enchanté de son propre enchantement. Mais il se distinguait d'elle sans le savoir, et cela fut la cause de...

Ah, loin du petit groupe des fans babillant, une bouquineuse, aux rayons de la faune et de la flore. Loin des robes moulantes ou des pantalons serrés, a fortiori des collants, vêtue d'une petite robe en coton aux teintes où le vert et le bleu glissaient l'un dans l'autre, manches courtes, col légèrement décolleté, cheveux remontés sur le dessus de la tête : des mèches libres comme le foin s'échappaient de cette chevelure sombre, qui donnait du relief à des yeux pers dont à l'instant Federico devint amoureux.

Qui était cette fille silencieuse, ignorant la presse, perdue dans cette forêt de livres?

La foule se dispersait et Federico put enfin s'approcher du libraire : celui-ci pianotait sur sa caisse, souriant au client, l'avant-dernier, qui souriait aussi, exemplaire à la main du dernier Federico.

Elle seule restait.

« Nous allons fermer, Mademoiselle. »

Elle ne réagit pas à ce mot, ne lança pas un « Madame, appelez-moi Madame », sourit, s'avança vers la caisse, tendit un exemplaire de la *Flore lanaudoise*, paya, s'esquiva.

« Qui est-ce, fit le poète. – Une cliente régulière, une spécialiste des mousses. Oui, ça se trouve – Et elle travaille où? – Je te préviens elle n'aime pas la poésie, que le poétique né de ce qui s'exprime sans paroles. – Elle travaille où? – Toi, tu vas encore quitter ta lyre pour un délire. – Où? »

Le lendemain, Federico fut au Jardin botanique, passa saluer une amie au pavillon japonais, se remémora quelques haïkus, puis s'enquit de l'endroit où Madame Laforêt travaillait.

Il déambula, s'obligea à être lent, semblait s'arrêter à chaque espèce d'arbre, mais uniquement quand une silhouette féminine se tenait devant. Il cherchait l'amatrice de mousses.

La trouva enfin. « Oh, fit-il, feignant l'innocence et croyant sa feinte efficace, n'étiez-vous pas, hier, au *Livre-toi?* »

Surprise la jeune femme, vêtue comme la veille, eut un mouvement de recul, puis acquiesça. Elle reconnut l'homme qui était assis à une table : allons, pas de simulacres, elle le connaissait de réputation. Elle avait souvent croisé sa photographie dans les pages culturelles où se logeait parfois une recension d'ouvrage naturaliste ou un compte-rendu d'un livre de cuisine. Car tel était son dada : cuisiner, à base de produits

de la forêt. Spécialiste et gourmande de champignons, de fleurs et de mousses.

À son corps défendant, elle avait fini par révéler de ses goûts plus qu'elle ne voulait. Cet homme la regardait comme s'il voulait l'entourer. Elle était « bracchiophobe » : l'idée d'être enclose la terrorisait. Elle aimait trop sa liberté. Ses yeux respectaient le besoin d'intimité de son interlocuteur et fuyaient dès lors la plongée dans les pupilles du vis-à-vis : lui! déjà ravi.

Quelle femme!

Il la voyait s'éloigner avec la démarche gracieuse de qui le corps sait se faire oublier, et cette élasticité des membres la rendait follement désirable. Federico se devait de la revoir, et il revint le lendemain et tous les jours subséquents, dès que son emploi de correcteur lui en laissait l'opportunité. Il lui offrit un de ses recueils. Elle ne sut lui dire le malaise que lui causait cette... cette... le mot affectation lui vint aux lèvres, mais cela serait trop blessant. Ou alors, oui, si elle lui lançait « cette affectation de simplicité, cette prétention de comprendre les êtres, cette humilité proclamée », alors peut-être cesserait-il de la harceler de sa présence. Elle aurait voulu se fondre en ces frênes ou hêtres divins. Mais voilà, blesser autrui la blessait, elle.

Où fuir?

Lui ne comprenait pas. Éperdu d'amour, je suis éperdu d'amour, confessait-il au libraire.

Mais la voyait-il, elle? Se demandait cet ami. Ou n'était-il qu'enthousiaste du fait de sa présence, de ce qu'elle éveillait en lui de sensations liées à... À sa mère, pourquoi pas, ou à telles premières amours, allez savoir comment se nouent entre eux souvenirs et sensations.

Il aimait l'aimer, pas de doute.

Mais le libraire se dit que ses mots avaient devancé la vie, qu'il avait vu juste quand il avait essayé de prévenir son ami, lorsque ce dernier s'informait de l'identité de la dame au livre sur la flore.

Federico, lui, se disait que cette timide, cette pudique luttait en elle-même pour laisser place à ce qu'elle ne pouvait que ressentir puisqu'il le ressentait : ce désir fou de former comme une unité perdue.

Elle, elle avait le sentiment, la certitude, soyons juste, la certitude qu'il découpait à partir d'elle une entité idéale qu'elle n'était pas.

Elle se fit transférer à un autre bureau, distant du Jardin botanique. Il la retrouva. Elle prévint la police. Il promit de ne plus envoyer de courriels, ni de se tenir sous sa fenêtre.

Il avait fini par trouver le lieu de sa résidence. Il tint promesse, évita de faire le guet sous sa fenêtre. Se plaça sur son trajet, comme s'il marchait là par inadvertance. Ne voyait d'elle que ce par quoi elle laissait passage à la vitalité et exprimait ce par quoi il vaut la peine de respirer une fois, une fois encore, puis encore.

Elle?

Elle fuyait, et à défaut d'échapper à ce regard, s'enfonçait en elle-même, et ne pensait plus qu'à lui, et le haïssait ainsi que ses mots et sa réputation d'amoureux et ... et...

Elle partit pour le grand Nord, se fondit dans les forêts d'épinettes, interdit à son père de jamais donner ses coordonnées à Federico. Le père aimait la poésie et celle de Federico, avant que sa fille ne devienne poursuivie du poète. Il aimait sa fille plus que la poésie. Il respecta ses volontés, interdit à l'amoureux, qui du moins se croyait tel, de ne jamais plus venir à sa porte.

Mais le poète était lecteur, se mit à lire les revues spécialisées en sciences de la nature, et de loin en loin apprit ainsi quelque chose sur sa

bien-aimée. Glissa en ses vers plus de références aux espèces diverses de plantes, son lyrisme contînt son délire, puis l'écriture l'épura.

Il en vint à penser à elle au bruissement du laurier devant lequel il devait passer chaque fois qu'il se rendait à la librairie.

De tous ses poèmes, le plus souvent cité s'intitule : À Daphné.

Ma fille, ô ma fille

Aider, elle ne demandait que cela, ma fille. Mais il fallait que cela en valût la peine, qu'il y ait une complication à dénouer. De la fabrication d'instruments à la forge, à la discussion des lois, selon l'âge où elle en était, elle quittait ses jeux, sitôt que je l'interpétais. Elle répondait de même aux appels de sa mère, quand il s'agissait de plantes, dont elle était férue. Ce qui vit et meurt, voilà qui l'intriguait.

Elle pouvait aussi bien organiser les amis en cour, dont elle était, évidemment, la reine, que me tenir tête si je fustigeais une domestique ou exigeais trop d'un apprenti. Elle nous reprochait notre grande maison, parce qu'elle s'était rendue, à notre insu, dans celle de nos bergers. Elle nous défiait en choisissant de vivre dans une grange et de ne se nourrir que de l'habituelle soupe de nos serviteurs. Et puis avec gourmandise, elle rompait son régime et goûtait à ce que nous pouvions avoir de plus rares cette semaine-là. Y compris ce qui se tenait à l'ombre, dans la glacière, notre plus grand luxe.

Rien ne l'irritait autant que de se faire rappeler qu'elle était douée – ou née dans la soie.

Je reconnaissais en elle le caractère entier de sa mère, et, de moi, une curiosité spontanément animée devant l'inconnu. Mais elle avait en propre un entêtement qui me faisait redouter ce qu'il advint enfin.

Elle tomba amoureuse d'un jeune homme beau, vêtu à la mode de l'époque, respectueux en ma présence, mais point servile, disposé à entreprendre les missions les plus difficiles. Il avait cet attrait pour les défis, qui ne pouvait que séduire ma fille. Et elle en tomba amoureuse.

Je l'écoutai m'exprimer la fraîcheur et l'ardeur alternées que lui inspirait son premier amour. Je tremblai devant sa certitude, fondée sur

un échange de regards : elle avait trouvé l'homme de sa vie ! Comme si cela voulait forcément ne promettre que bonheur, là où je pressentais de possibles déceptions. Et quand je lui posais quelques questions sur la manière dont au quotidien ils s'accommodaient de leurs différences de rythmes, elle s'irritait. « Nous nous complétons. » Cela au début. Car sa réponse devint vite « Tu ne peux pas comprendre ».

Que ce jeune homme puisse ainsi en quelques jours se substituer à nous, je savais bien, j'avais mes souvenirs, que cela était inévitable. Je ne pensais pas que cela arriverait ainsi. Et avec lui.

J'en discutai avec mon épouse et nous nous crûmes habiles. Nous décidâmes d'envoyer en mission le jeune homme, très loin.

Elle se sauva avec lui.

« Je ne peux pas rester accrochée à votre vie réglée toute ma vie. J'ai la mienne, de vie, et... » S'ensuivaient des jugements sur notre aveuglement et notre soumission au familial.

Des voyageurs nous rapportèrent des anecdotes la concernant. Ils formaient une sacrée équipe, elle savait aussi bien que lui se défendre d'une attaque physique et, mieux, d'une invective. Et ils étaient connus pour exprimer en public une affection dont la plupart d'entre nous, mes sources d'information incluses, préférons réserver les manifestations à l'intimité.

Puis nous entendîmes dire qu'alors qu'il témoignait toujours de la même attirance pour ma fille, ce jeune homme, voleur de mon enfant, était connu pour folâtrer en cachette avec d'autres. En cachette ? Bien sûr que non. Assez ouvertement pour que cela, à des centaines de kilomètres de distance, nous vint aux oreilles. Un voyageur avait assisté toutefois à une scène de colère de la part de ma fille, suivie d'apaisement, et de gestes d'amour fou.

Pendant quelques années, les exploits d'affaires du jeune homme et son amour pour notre fille et les deux enfants qu'ils eurent, furent les seuls échos que nous ayons. Autant ne pas la voir nous peinait, autant étions-nous rassurés de la savoir avec un homme qu'elle aimait, dont manifestement elle était aimée, maintenant qu'il semblait avoir brûlé ce qu'il avait d'élans impulsifs.

Nous prenions plaisir à entendre que notre fille secourait ses concitoyens moins fortunés, grâce à sa connaissance des plantes, et cela, par désir de soulager et plaisir de connaître, non de s'enrichir.

Mais je connaissais ma fille assez pour savoir qu'elle n'avait point, pour elle, la mesure qu'elle nous exhortait tous à adopter.

Elle ne supportait pas qu'on abuse de sa bonne foi. Elle pouvait perdre son sens de la vision d'ensemble d'une situation, pourtant si remarquable quand elle était calme : si elle était en colère, alors tout s'orientait vers celui ou celle qui, à ses yeux, la causait.

Le drame, la tragédie plutôt nous laissa à jamais meurtris. Tragédie, non drame, puisqu'elle s'accomplit dans l'oubli d'un amour pour servir une colère, celle née de la trahison du seul responsable.

Mais pouvait-elle tuer ce mari qu'elle aimait encore, fut-ce à travers sa haine ? Et ne dites pas qu'elle était jalouse. Lui aurait-il fait part de ses intentions, serait-il demeuré attentif à son état d'esprit à elle, aurait-il respecté sa peine, qu'elle n'en serait pas venue là.

Mais dans sa fureur de voir l'autre nier ce qu'elle savait être avéré, pour frapper l'aimé en ce qu'il aimait, elle s'en prit à leurs, à ses enfants, à ses chéris. Qu'il souffre plutôt que de mourir, et d'un deuil impossible à apaiser. Sur la foi des diatribes passées, si lointaines nous paraissaient-elles, j'ai pensé, j'ai osé penser qu'elle avait ainsi travesti le meurtre en acte d'amour, qu'elle s'était répété comme des litanies, ces litanies qui l'enchantaient aux fêtes populaires, qu'elle s'était répété, je l'imaginai,

quasi en transe, ô ma fille, qu'elle s'était répété que ce monde était régi par l'avidité, la méfiance, la prétention, la force, l'aveuglement à la fragilité de la nature et l'oubli de notre interdépendance ! Comment rendre service plus grand à ses deux enfants, nos petits-enfants, qu'en les préservant de l'influence d'un tel père, d'un tel avenir ?

Elle les a tués, et avec eux, une part d'elle. Et cela pour atteindre en ce qu'il avait de plus cher son mari : qu'il vive de remords !

Elle s'enfuit, crime fait, et se réfugia d'années en années, de pays en pays, vivant, nous dit-on de ses talents d'herboriste et d'analyste. Se prenant d'amour aussi fort qu'à son premier pour un amant aussi peu fiable.

De nouveau, elle choisit l'errance.

Aux dernières nouvelles, elle serait quelque part sous les Tropiques, à participer à un mouvement d'aide aux réfugiés. Apparemment sans remords.

Je l'imagine, une fois sortie des tentes après son service de soins, allant fureter dans cette nature à elle inconnue. Et ravie de découvrir des plantes dont elle ignore l'existence, a fortiori les propriétés. Et dès lors enquêtrice auprès des vieux et vieilles de la place.

Quand lui viennent-ils à l'esprit, les visages de nos petits-enfants ? Et à nous, pense-t-elle parfois ?

Ô ma fille.

Pourquoi ?

Le Maudit

- Là, Éléazar, là ! Les oiseaux, au guet, prêts à fondre sur on ne sait qui, irrités avec même intensité d'un regard orienté dans leur direction ou d'une pierre qui les vise. Vous les voyez ?
- Vous n'exagérez pas un peu ?
- Vous croyez que je perds la tête, jeune homme ? À mon âge...
- Quel âge avez-vous ?
- Deux cents ans. Je vois que vous êtes sceptique...
- Sans vous offenser, je ne connais que le vassal du Seigneur d'Aidaine, son épouse et leur fils assassin, à être connus pour une telle longévité. Notez que je ne les connais pas personnellement, n'ayant jamais été ni au pays du père, ni à celui du fils.
- Mon père vit dans la nostalgie de la terre qu'il avait reçue.
- Votre père ?
- Je suis de leur famille, si cela peut vous convaincre que je ne mens point sur mon âge.

Par la suite, j'appris qu'il avait aussi une sœur, mais comme le vieil homme ne m'en dit jamais mot, je résolus de rester fidèle à mon intention : ne lui poser de questions que là où il en ouvrait la possibilité. Son silence sur cette sœur n'en demeure pas moins une des interrogations que son témoignage me pose.

Et je n'étais que disposé à l'écouter.

Un mot d'abord de ce qui expliquait ma présence à ses côtés.

J'étais venu, en ce pays aux hivers pluvieux et aux étés de sécheresse une année sur deux, pour m'instruire de l'étude des astres. J'étais marin. La rumeur courait que je trouverais en ce lieu la somme de ce que l'on pouvait connaître des astres, leur déplacement, leur influence

sur la mer. À mon besoin comme marin, au désir donc d'améliorer la navigation, s'ajoutait ma curiosité naturelle pour ces points lumineux, flammes pour les uns, divinités pour les autres, héros métamorphosés et rendus ainsi immortels pour certains peuples.

Jamais je n'ai mangé meilleur agneau qu'ici. Cette façon d'élever ces bêtes et de les apprêter, après qu'on en eut des années durant tirer la laine, on la devait au frère de mon hôte. Il fut assassiné par son aîné. J'avais été suffisamment fouineux pour m'enquérir de l'histoire de notre science, l'étude des astres. Mais qu'est-ce qui avait pu inciter cet aîné, riche de terres arables, en un pays plus fécond que celui où il a réputation de s'être réfugié, à compromettre sa sécurité par un meurtre ?

Les vieux marins vantaient la virtuosité de l'homme dit l'Inventeur, autre surnom du frère aîné de mon hôte. Ils louaient sa capacité, aidé de son fils, à rassembler les talents autour de lui. Pourtant il portait un signe, marque d'infamie : on le fuyait. Fabricant émérite d'outils, il savait pourtant, m'assurait-on, édifier une communauté où le savoir partagé permettait aux uns de se concentrer en tel domaine, aux autres en tel autre. Les nomades vivent asservis aux famines, inondations, morts des femmes en couches et des bébés à la naissance. Au contraire, tous les protégés de l'Inventeur peuvent stocker des vivres, assurer protection contre bêtes et hommes par des murs infranchissables ou qui décourageaient de tenter de les franchir. Ainsi vivent-ils en moyenne beaucoup plus vieux.

Mais comment expliquer, chez l'Inventeur, cette rage de construire, produire toujours ? Et comment discerner le vrai du faux en ses rumeurs contradictoires ?

C'est aussi dans l'espoir de répondre à ces questions que je vins ici, me présentai au vieil homme, si fier de ses deux cents ans.

Il me mit à l'épreuve, cette nuit-là, avec le ciel pour toile de fond. Je devais lire cette écriture en pointillés, qui tant me fit penser plus tard aux caractères de Sumer.

Il m'agréa parmi ses élèves. Il nous faisait décrire ce que nous voyions, pas simplement au firmament, mais autour de nous. Puis il nous invitait à établir des liens entre nos observations, il comparait nos interprétations, il en tirait des conséquences sur notre mode de pensée. Le soir, nous devions tirer parti de ces conséquences pour préciser telle observation antérieure, découvrir sous un angle inattendu tel déplacement de tel astre : il nous en avait confié l'observation comme si nous en étions les bergers attitrés.

À force de questions, cet homme en vint à savoir beaucoup de mon enfance, de ce qui m'avait forcé à me faire marin, de l'attachement que, en dépit de mes réticences, j'avais éprouvé pour ce métier.

Mais il restait secret sur son passé.

Je puis attester, en revanche, de son habilité à explorer à fond les motifs et manières de réagir à ce qui venait, du fond du cœur, à l'esprit de ses élèves. Nos inquiétudes jaillissaient sous forme de jugements péremptoires!

Je n'aurais de moi-même posé directement au vieillard la question de la cause du meurtre du cadet de sa fratrie, de peur de ranimer de mauvais souvenirs, de simplement commettre une indiscretion. Mais je ne pus m'empêcher, un jour, d'évoquer devant des amis la figure de l'assassin, ce fondateur de villes, connu aussi sous cet autre nom : l'Inventeur.

Je m'aperçus que notre maître m'avait entendu. Il me convia à manger, ce soir-là, avant que ne vienne le moment d'observer le ciel de fin d'été.

L'agneau était encore meilleur que celui que j'avais goûté chez un précédent maître. Serait-ce que plus on s'éloigne de la source d'un art, moins limpide est son eau ? Cette question me vint aux lèvres, et pour y répondre, l'enchaînement des explications mena à l'échange reproduit en début de ce récit.

Et voici ce qu'il me raconta ensuite.

« On crédite mon frère aîné, Maudit soit son nom, d'avoir inventé la ville et donc la civilisation. Mais ce serait plutôt moi, car lui, aussi habile soit-il, enivré de sa propre habileté, il entretient une telle colère que les hommes auraient plutôt tendance à s'en tenir éloigné. Je dois reconnaître qu'il a un réel talent, suffisamment brillant est-il pour qu'en dépit des signes d'étrangeté qu'il projette on s'agglutine autour de lui. Et à profit, semble-t-il.

« Comme tu le sais, grâce à lui, la plupart des citoyens vivent plus longtemps que les pasteurs, voire les agriculteurs. Car ceux-ci, malgré les apparences et leur attachement à la terre, sont, par leur métier, entièrement soumis aux variations de climats, et forcés à changer précisément parce qu'ils sont immobiles, à la merci de tout ce qui passe, isolés par les terres mêmes qui les nourrissent. Alors que les citadins, tels du moins que les encadre mon frère, se soutiennent. Mais au lieu de se régler selon le cycle des saisons, ils suivent leurs sentiments... et se doivent en conséquence de se donner une police qui, censée les protéger, en vient à se rendre redoutable. Ainsi tout ce que mon frère entreprend se tourne-t-il contre ses intentions premières.

« Je ne l'ai jamais rencontré. D'abord parce que je suis né après son propre exil. Puis mon père me l'a déconseillé. En dépit de suggestions en sens contraire de ma mère. De plus, je ne sais ce qu'il ferait en ma présence, ni moi en la sienne. S'il a tué notre frère, qu'il accusait d'être flatteur invétéré du Seigneur, c'est que notre cadet s'était

vu préféré son agneau, aux pommes de terre et aux navets et aux betteraves amoureusement cultivés par notre aîné. Quand le Seigneur intercepta la moue sur le visage de ce dernier, il le prévint de se contenir en sa jalousie. Mais mon aîné nourrit sa colère du récit, tel qu'il l'interprétait, de la déchéance de notre père.

« Selon lui, notre père avait cédé aux suggestions de notre mère, et elle-même à celles d'une créature du Seigneur, du genre de celles qui s'insinuent, savent convaincre, vous rendraient désirable un objet indifférent du seul fait que sa possession soit rare. Cette créature assura directement à ma mère, et par l'entremise de celle-ci à mon père, que ce qui permettait au Seigneur de gouverner, c'était sa connaissance de ce qui donnait à l'ensemble des êtres de son royaume du sens. Or un tel savoir s'acquerrait non seulement en mangeant du fruit d'un arbre dit de La Connaissance, unique, le seul, dont ils eussent ordre de ne pas le goûter, mais dans l'esprit de rébellion même. Leur docilité seule, selon cette créature, expliquait que mes parents ne soient point eux-mêmes les Seigneurs.

« Pour mon aîné, la désobéissance de notre père était parfaitement légitime, dans la mesure où le Seigneur était télépathe, en mesure de lire dans les pensées, voire dans le futur. Donc en mesure d'en influencer le cours.

« Pour moi, l'avertissement de notre Seigneur n'est pas une menace, mais déjà une vision, car le Seigneur connaissait assez mon père et ma mère pour savoir que le poids trop lourd de la connaissance acquise à goûter de ce fruit, à triompher de l'ordre donné, les entraînerait à transformer en obscurité leur capacité à comprendre. »

Je rapporte telles quelles les paroles du Vieux, comme on surnommait notre Maître. Il s'échappait parfois en de telles circonvolutions, dès qu'il touchait ce qui concernait le fond de sa pensée.

J'oserais dire : ce qui lui demeurerait encore, en ce fond, inacceptable...

Présomption de ma part?

Mais il me perdait d'autant plus qu'une mouche aux yeux d'acajou pâli se frottait les pattes, posée sur le dessus de ma main. De l'autre, je la claquai : elle était, en dépit de mon respect de la vie, de celles par qui la mort arrive à chaque printemps.

Le vieillard s'était interrompu, puis il reprit, comme si de rien n'était. Ajoutant sa voix à celle de grenouilles coassant de plus belle pour leurs belles.

Je compris alors que mon Maître avait édifié les fondements de sa méthode à partir de sa propre interprétation de la disgrâce de son père. Mais il ne nota pas ou ne retint pas mon sourire, et poursuivit son histoire.

« Impossible pour l'agriculteur-forgeron-créateur de cités à venir, impossible pour mon frère aîné, j'en suis sûr, d'accorder crédit à une interprétation comme la mienne. L'Inventeur m'aurait trouvé, moi aussi, flagorneur et aussi docile que nos agneaux. D'ailleurs, que pense-t-il de moi, je l'ignore : pas même un on-dit ne m'est parvenu.

« <Ce Seigneur, aurait dit mon aîné à la stupeur de notre mère, ce Seigneur qui sait tout et nous donne l'être, pourquoi nous rend-il capable de telle erreur ? Que gagne-t-il à nous chasser ? Ne chercherait-il qu'à protéger son propre pouvoir, comme ce dieu d'ailleurs qui dévore ses enfants ? Je n'accepte pas. > »

Je ne pus m'empêcher de lui demander comment « l'Inventeur », le « Maudit », son aîné, avait réagi lorsque se produisit l'incident des offrandes où ses légumes furent reçus dans l'indifférence, et avec joie les agneaux de notre frère.

« D'après moi, car je n'ai, je te le rappelle, jamais discuté avec mon aîné, d'après moi, donc, il en voulut au Seigneur. Mais comment Le frapper pour qu'Il se tourmente de la conscience de sa duplicité, sinon en

l'attaquant en une de Ses créatures préférées ? Celle, justement, qui lui faisait de l'ombre, à lui l'aîné frustré des faveurs du Seigneur.

« L'aidait dans cette décision, le peu d'estime qu'il portait à mon frère, berger et nomade. En se faisant justice, il croyait atteindre le Seigneur, mais en vérité il tourmenta, outre mon frère, nos père et mère, que censément il respectait et aimait, à défaut de les approuver dans leur soumission au Seigneur.

« Et comme mon père et ma mère, c'est d'exil que l'Inventeur fut payé, pire que celui de nos parents, puisqu'il dut aussi s'éloigner d'eux, en plus d'aller quérir un autre territoire, précédé d'une rumeur nourrie par les serviteurs du Seigneur. Il était marqué de telle sorte, comme tu sais, que nul n'était tenté de rester en sa présence, voire de lui fournir à manger. De ce fait peut-être, il devint d'une grande débrouillardise et force de résilience, se sachant sans défense autre que la répulsion qu'il provoquait, même dans la tour d'où il domine la dernière des villes par lui fondées.

« Je n'aime pas qu'il ait causé cette peine à nos parents, ni qu'il ait fait preuve de si peu d'intelligence dans le jugement porté sur le Seigneur. »

Mais de son aîné n'avait-il pas quand même pris cet instinct de découverte? Il acquiesça, pour préciser aussitôt :

« Sitôt que je m'identifie quelques secondes à lui, je pense à l'illusion de justice qu'il a poursuivie, au masque jeté sur sa propre mortalité et, je l'imagine, au refus qu'il en a. »

Cela aurait pu conclure ce qu'il avait à dire sur le sujet de cet aîné : mes compagnons approchaient, j'entendais leurs pas dans l'escalier qui menait sur le toit où nous avions conversé. J'aimais ce lieu élu, pour l'observation du ciel. Mais le Maître avait ajouté ce qui devait être le vrai mot de la fin.

Depuis maintenant près de cinquante ans, j'interroge ce que laissait de non-dit le vieil homme au moment de souffler de sa voix rendue rauque par l'âge, peut-être par la nature des souvenirs évoqués :

« Pourquoi le Seigneur aime-t-il le fumet de la viande d'agneau qui cuit, pourquoi préfère-t-il cette offrande aux végétaux, et ceux-ci à l'or, j'en ai bien une idée, mais je n'arrive pas à la formuler pour que mes mots expriment strictement ce que je crois, sans que ma manière de dire puisse t'autoriser aussitôt à penser que je puisse donner, un seul instant, raison à Caïn. »

Clapotis

« Dis donc, toi, qu'est-ce qui t'a pris de me chuchoter ce clapotis-clapotis ».

Ta question m'interpelle encore et me projette soudain à mes plus lointains souvenirs, et les écrire en fait réapparaître d'enfouis.

« Clapotis-clapotis. »

Étaient-ce de courtes, petites vagues qui battaient le bord d'une barque ?

Ces sons, partout où je les entends, me ramènent à un moment de parfait bonheur. Un état de suspension.

Tout jeune encore, mais déjà, sans doute, vieux pour un fœtus, enveloppé de je ne savais quelle substance spongieuse, je demeurais sensible aux vibrations qui émanaient d'une source proche, filtrée par une masse de nature inconnue. Aussi n'avais-je que le sentiment d'être enveloppé. Parfois un afflux de mouvements me traversait, issu en jaillissements, comme l'eau d'un tuyau : jet. Un lien constant, par où le jet, en ondées, me parvenait, me liait par ce que j'ignorais être un lien, puisque tout me paraissait continu. Le Monde et moi étions un.

J'ignorais ce qu'était voir ; toucher relevait de l'indistinct comme si, en surface, j'avais été lisse et dénié de membres. Ni odorat, ni goût, du moins à ma souvenance.

Mais l'ouïe, oui ! Et une voix en particulier se dédoublait en moi, capable d'aigus, mais voilés. Une autre plus étouffée, venue de plus loin, et parfois de plus près, comme à ma hauteur, vibrait, que j'aimais bien. Deux timbres qui faisaient chœur, en somme. Pourtant il arrivait que cette seconde voix m'effraie. Tant elle tonnait. Et s'accompagnait de chocs, comme ceux que j'ai éprouvés, plus tard, à travers le bouclier matelassé

où je donnais la réplique à des boxeurs de mon club. Ai-je imaginé avoir subi, enfant, à travers une doudoune peut-être, un martèlement similaire ?

De lit, j'ai appris depuis que nous n'en avons point vraiment, à moins d'appeler ainsi la natte double dont se servent à cet effet les gens du peuple dont je serais issu. Mais des couvertures matelassées, il y avait sûrement.

Peuple de l'eau. Pêcheurs et caboteurs, commerçants et artistes, remontant et redescendant les fleuves, longeant les côtes d'une mer intérieure.

Faut-il m'étonner que j'aie en moi ce rythme d'accélération suivie d'un plus long temps de ralentissement, interrompu juste avant l'arrêt définitif par une autre poussée, et ainsi de suite, à la manière du mouvement incessant des vaguelettes ?

Cela doit correspondre à ces passages en barque empruntée pour aller de notre péniche au quai, comme j'en ai vue lorsque... mais revenons à ma chronologie.

La première fois que j'ai vu la lumière, je sus ce qu'était l'aveuglement. À jamais j'ai gardé au sortir de la nuit ce réflexe de fermer les paupières. J'avais vécu, avant ce jour, dans ce que j'ignorais être la noirceur. La gifle de l'éclat de lumière me fit réaliser que je possédais la noirceur en moi.

Et c'est la nuit que j'appris graduellement à me faire à la lumière, à ouvrir et tenir ouverts les yeux, à m'habituer au peu de lumière sur fond de laquelle des formes animées se découpaient, d'autres fixes. Étaient-elles liées à moi comme ce cordon rompu, ou les voyais-je au même titre que mes mains, mes pieds ? L'idée qu'elles puissent être, ces masses, différentes de moi s'insinua.

Peuple des mers et des fleuves, nous étions familiers, semble-t-il, des brouillards. Voir, souvent, ce n'était, à mon souvenir, oui, celui-là me revient, ce n'était alors que distinguer des masses, contours plus menus de celle de ma « mère » – je dus bien dans ma langue d'alors l'appeler, acte de reconnaissance, ainsi – masse plus large, sous la tête, celle de celui qui devait se faire nommer « père ».

Si l'on ne m'a point menti sur les mœurs du peuple dont j'origine, notre résidence, si je puis dire, aurait été l'équivalent, en moins longue, de ces péniches qui sillonnent encore les fleuves d'Europe. Chacune avec sa barque d'appoint, pour rejoindre les côtes, quand nous étions en mer, ou s'échapper en cas d'incendie à bord... J'ai gardé une nette impression d'assurance à marcher sur l'eau.

Mais je parlais de la vue, de ma découverte de ce sens, de ces étranges objets en mouvement dont je devais découvrir qu'ils correspondaient au déplacement de ma mère et de mon père. En vérité, mon rapport à ce sens a été marqué – aurait été marqué – par la présence fréquente de brouillards, de brumes et de bruines. Cela explique sans doute mes dessins d'enfant, je parle de ceux que, loin de mon pays natal, je faisais toujours au crayon à mine, rarement coloriés. Cela serait-il à l'origine de ces traits longilignes qui surgissent entre deux pensées, avec ce qui est bien un souvenir, celui d'un bruit de moteur ou de la tache scintillante et rouge d'une lumière à la proue : pourquoi cette péniche à quelques encablures s'imposa-t-elle à ma mémoire ? Risques d'accident. Salutations de mon père à un collègue de beuverie. Conjectures.

Mais certitude, que celle de mes pas assurés à bord de la barque d'appoint, mon terrain de jeu. Sensation de plaisir à marcher sur ce qui se déplaçait, à marquer le fond de petits pas résolus, à franchir le banc de rameur. Fasciné par les dames de nage auxquelles les rames s'appuyaient,

quand nous quitions les canaux et les fonds proches pour la mer. Cette marche jubilatoire vers l'avant de la barque, tel est mon dernier souvenir du temps où je vivais avec le peuple de la mer.

Ce que l'on appelle « terre ferme » m'intimidait : encore maintenant, un mouvement de resserrement et de précaution spontanément accompagne mes premiers pas, dès lors que je quitte une chaloupe. Nous y accostions, à une « terre ferme », mes parents et moi – je l'ai vu chez des gens de mon peuple, ceux qui subsistent et n'ont pas encore cédé, comme la plupart, aux avantages de la sédentarisation. Danseurs et comédiens, un peu herboristes, ils y cherchaient, outre des spectateurs pour leur art, quelques plantes, et des clients pour les tisanes et poudres extraites d'algues.

Il y a des années que j'ai rejoint les habitués de la terre. Mais au fond, du plus profond de mes pensées, surgit en un éclair ce qui doit être le fruit d'un choc semblable à celui de la première lumière. Le sol oscille, pas moi. Les herbes, les arbres, les cailloux tremblent. J'ai le mal de terre. Là, en ce moment, impression à jamais retenue.

Le retour dans une chaloupe, une barque à cul aussi pointu que l'avant, ou sur un bateau, voilà qui me rend au naturel. J'ai trois ans. Je me tiens d'une main à la planche qui unit les bords, au milieu. Je l'enjambe, un pied après l'autre, lentement, comme si j'étais au terme de l'ascension d'un pic. Puis je danse et enfin parcours à petits pas comme un surfeur la courte distance, mais qui me paraît longue ; elle me sépare de l'avant. Je ne sais qui, de ma mère ou de mon père, pousse d'un mouvement sec, ramène lentement la perche. Il n'y a pas de rameur, de cela je suis sûr, car sinon je n'aurais pu franchir le banc où il, elle, aurait dû se trouver.

J'aime, j'ai toujours aimé prendre cette position à l'avant. Savoir qu'il y a quelqu'un derrière moi, au cas où... Mais je savourais ainsi ma solitude apparente : personne devant, personne à côté. Que le fleuve ou la mer. Je joue à la vigie. Je crie s'il y a un arbre à la dérive ou un écueil arc-bouté, et comme tendu du désir de nous bloquer. Je signale la cane et les canetons, la grenouille sur le nénuphar. Ou, simplement couché sur la courte pièce de bois qui recouvre l'ancre où on range l'ancre, je laisse ma main traîner dans l'eau. Ces jours-là, la lenteur de la progression, le calme du fleuve étaient requis.

Il ne faut pas croire qu'à ce séjour sur l'eau ne soit associé qu'élégance, rythme de *slow*. J'ai aussi en moi des zones comme des cales, des zones où ma mémoire agitée conserve des sensations de montées et des descentes, de vacillements interminables accompagnés de terreur. Je sais que le mois précédent mon abandon, il y a eu tsunami. Nous avons dû avoir le temps de nous amarrer, comme le veut l'usage. Car il faut dire que nous n'allions jamais bien loin ni au large, ni à l'intérieur des terres. Mais j'attribue à l'expérience de ce jour ce mouvement de haut-le-cœur qui me vient parfois, impression de bond subit comme celui que provoquent certains manèges. Un désir immense que cela cesse, le sentiment que le temps devient mouvement pur, interminable, et que nous n'aurons plus jamais contrôle de rien du tout.

Et je ressens une chute telle que le corps, cœur resté en suspension, à la traîne, tombe. Et le bruit ! Claques, grondements. Loin, bien loin du clapotis-clapotis, des notes nuancées que j'associe au bonheur.

Mais tsunami, houle, cela reste de la nature qu'instinctivement je reconnais être celle de l'eau. Aussi marginaux soyons-nous, nous, du peuple de la mer, nous sommes dans le vrai en vivant sur l'eau. Ne couvre-t-elle pas l'essentiel de la planète ? Ce que vous appelez « terre

ferme », n'est-ce pas un réseau de plaques flottantes ? Quand la terre bouge, j'ai peur comme vous. Mais j'ai aussi le sentiment exaltant d'être dans le vrai, de retrouver cet équilibre entre mouvement du corps et celui de la matière sur laquelle je me déplace.

Tout est noir, si noir. Est-ce à l'ouïe ? Est-ce au toucher ? Je perçois ondulations, déplacements. Et comme les dauphins venaient jouer par temps et eaux clairs, bondissant comme pour nous faire fête, je vois soudain, éclairées j'ignore comment, des scènes : gestes, visages dessinés d'un seul trait. Un sourcil, une verrue seulement se distinguent. Le noir roux d'une mèche de cheveux, des lèvres arrondies. Un seul trait condense un caractère. Une manière de marcher, de sautiller, voire de danser, une adresse dans la façon de lancer un câble à un riverain, de porter un seau d'eau dans l'unique cabine de notre péniche. L'élévation et l'abaissement rapides d'un bras sur une femme menue, que je sais être ma mère – je sais que je suis là, à jamais, impuissant à la protéger, à calmer la colère de ce père aimé ; oui, moi, là, à jamais irrité que ma mère ne sache me défendre. Je vois grandir avec horreur cette envie de violence à son endroit : pourquoi m'avoir abandonné après trois ans d'intimité, ces neuf mois surtout où ses émotions faisaient irruption en moi, comme un jet : détresse ou joie, je recevais les contrecoups, et n'existaient en propre en moi que mes réactions à ce qu'elle éprouvait. Me crois-tu ? Je m'en souviens, je retrouve cela.

Je ne sais plus si je puis lui pardonner ou la maudire. Et mon père, neuf mois présent par la seule voix et... Ai-je imaginé ces coups, pour me garder d'haïr ma mère, en accusant mon père ? Ou n'ai-je tout construit de manière à refuser ce que je sais, je le sais, tu me crois ? et qui est que j'ai reçu des coups, oui, de ce père d'abord uniquement aimé, du temps que je l'entendais, puis quand je l'ai vu, acteur et marin, adroit. Aurait-il

vraiment réservé ses coups à ma mère ? Pourquoi alors ai-je encore comme la trace du bruit de ce martèlement sur mon dos ?

Ce que j'appelle mes souvenirs, ce qui bondit de cet océan noir en moi, en sont-ils vraiment, ou me serais-je fabriqué, à partir de perceptions fugaces, cette enfance ?

Je sais, d'une certitude absolue, que quelque chose est vrai de ce lot d'images, de sons, de textures.

Sitôt que je reste seul un peu longtemps, je m'ennuie de ce mouvement sur la mer et le fleuve. Je sens que j'ai perdu l'adresse requise en ma petite enfance. Je me suis fait, de force, à la terre ferme. Sans jamais tout à fait trouver naturelle la stabilité du sol.

Cela sied à l'incertitude qui teinte cet arrachement à mon peuple d'origine. Le nom de ma mère, je l'ai cherché. Mais un tsunami avait balayé les archives de la petite ville où ma naissance avait dû être enregistrée. Mes parents adoptifs, mais « vrais » parents, n'ont pu que me certifier ceci : j'étais, selon toute vraisemblance, du peuple de la mer. J'avais trois ans, selon des notes écrites sous mon nom et laissées dans la ceinture de ma culotte. Je regardais le ciel étoilé quand les sœurs canadiennes m'ont trouvé sur le seuil de la porte arrière du couvent-orphelinat.

Outre les notes, et de quoi m'habiller à neuf, on avait trouvé une figurine des sept dieux du bonheur dans une barque, sculptée à la manière exclusive des artisans du peuple de la mer.

Il y a – ô courts – des instants où j'en veux à mes parents adoptifs, les « vrais », je crois. Qu'ils m'aient « choisi », moi, ce n'est pas tout à fait juste. Sans doute me retinrent-ils de la dizaine de mômes dont ils virent des photos. Et dans mon regard, que trouvèrent-ils, eux ? Déjà quelle harmonie entre eux, puisqu'ils auraient eu au même moment le

coup de foudre pour ma bette ! Mais ils en savaient moins de moi que je n'en savais, même si j'ignorais le savoir ! Sinon mon besoin d'un regard, d'une présence qui assure mes arrières, qui me garantisse que, dans ma prédilection pour la solitude à la proue d'une barque, je comptais pour quelqu'un.

Il a fallu qu'ils m'apprivoisent, que j'apprécie mon nouvel environnement, les sonorités de ma nouvelle langue. D'abord chez eux, me trouvais-je, pas chez moi, bien qu'ils aient pris soin de me dire : TA chambre, TES jouets. Jusques à quand, pensai-je... Je tenais à leur manière de se taire : lui écrivait, elle lisait ; lui corrigeait, elle cousait. Et cela me fascinait, de la voir vêtir ses marionnettes. Lui préparait les nouilles, les sautés de légumes, curcuma et cumin ; elle dessinait, et cela m'émerveillait, voir surgir, de la blancheur, des mondes. J'ai observé, puis aimé les élans de paroles. L'écoute de mon père au déjeuner. Celle de ma mère, au souper, entre deux traits de crayons. J'ai reconnu parfois le passage d'une familière et redoutable froideur, ô si brève auprès de celle dont j'avais souvenir : un air de dépit, des sourcils froncés. Mais cela s'évaporait. Et si j'en vins – à cinq, six ans – à pressentir qu'il y avait entre eux des secrets, je sentis ce que je ne compris que plus tard, l'existence de divergences, impulsivité plus grande de l'un en ceci, de l'autre en cela, impatience chez l'un, procrastination chez l'autre. Mais cela, à l'état de tendances soumises à un respect mutuel, à une admiration de ce qui échappait à l'autre et dont le conjoint se voulait le protecteur. Moi, je pouvais jouer à être à part, dans ma chambre, à monter une escadre de petites maquettes, autour de la figurine reçue avec la vie, seul héritage de mes parents « naturels ».

Je m'affirmai, résolu à ne devenir ni prof comme mon père, ni artiste comme ma mère. T.E.S. au collège, criminalité à l'université. Et

depuis, au pavillon jeunesse, j'aurai connu mes meilleurs moments à enseigner en ateliers l'art de la b.d. ! De mes choix professionnels, qu'est-ce qui tient au tempérament, quoi donc à mes parents adoptifs : ma manière protestante d'être catholique, sans les rituels ?

Quelle part en nous réagit comme le font ces animaux qui, avant les hommes, pressentent la venue des séismes ?

Même entré dans l'âge adulte, j'éprouvai vivement un malaise, sourd certes, murmure dont on pressent qu'il est grondement, là, présent, tout au fond de nous, tandis que nous nous perdons, en surface, dans nos soucis et nos bonheurs immédiats, nos projections, nos anticipations. Et ce bruit souterrain reste mystérieux, tandis que les circonstances nous mettent en contact avec des expériences, chacune clef ouvrant les serrures multiples de cette porte derrière laquelle nous savons enfoui... Quoi donc ?

Et pourquoi donc étais-je ému de voir, il y a deux semaines, une rétrospective de trois films d'un cinéaste japonais ? Même la déception de te voir ennuyée à mi-parcours du second, devant ce monde à moi étrangement familier, te plaignant de la musique « redondante », de la lenteur – toi, te plaindre de la lenteur ! – même ma déception n'altérait pas le sentiment de reconnaissance éprouvé à voir glisser, d'un film à l'autre, une barque, dans la brume, au milieu des miscanthes.

Et ce glissement des embarcations me troublait comme l'écho d'une présence maternelle.

Mais aurais-je été aussi ému à la présentation à TFO de cette rétrospective Mizoguchi, si, la semaine d'avant, un canal n'avait été ouvert par la lecture de ce roman de la série de *Terremer*, qui évoque un peuple rivé à ses radeaux, des étrangers à la terre ferme, des nomades parcourant l'océan de conserve, village mobile ? Mais je m'identifiais

aussi au héros qui les croisait, séjournait chez eux un temps, étranger. De qui suis-je donc le passeur ?

Et ce roman et ces films vinrent décliquer en moi, comme le mécanisme de la roue d'un coffre-fort, les serrures tenues jusqu'alors fermées. En restait une, ce que j'ignorais, n'ayant pas même conscience de la puissance qui allait se libérer.

J'étais comme un spéléologue qui entendrait, lointain, sourd, comme un murmure, ce dont je me doutais qu'il correspondait à un grondement. Je sentais que j'allais enfin me libérer d'un secret, tout en m'en défendant. Qu'est-ce qui relevait de l'expérience et qu'est-ce qui dépendait du besoin de recouvrir une souffrance d'un baume dans cette bousculade de cris sourds, de mots devinés ? Clapotis. Chez moi. « Chez moi » : n'est-ce pas auprès de mes parents aimés, ici, en ce pays ? Serait-ce là-bas, où mes parents naturels vivaient– vivent-ils encore ?

Justifiait mon silence le fait de m'occuper de jeunes aux prises avec leurs propres silences déguisés en violences. Et cette semaine, plus spécialement de Léo. Il me crache sa révolte devant l'abandon, son exil d'un Haïti jamais vraiment vu, senti, très tôt envoyé « icitte ». De son île natale, il avait gardé la couleur café de certains créoles, le motif du harcèlement dont il avait, à la place de Jules-aux-oreilles-décollées, subi le martèlement au primaire. Puis au secondaire. Pas encore fini, ce secondaire. Prolongé. Sa troisième, deux fois redoublée !

En plus de lui, il y avait le corps-à-corps de Pierre avec ses voisins de chambre. M'aidait à tenir quasi muette la parole si lointaine, le fait de faire l'épicerie pour mes parents, mes « vrais », celui de me soucier de toi au quotidien, toi qui t'exposes au COVID-19. Tout cela, oui, tenait à distance ce qui, depuis mon arrivée « ici », à trois ans, me travaillait,

j'allais dire en douceur, mais une colère demandait à éclater, rivale de la liesse contenue.

Mais voici que la lecture de *Terremer*, puis la redécouverte des trois films japonais, enfin la révélation de la lecture de *Proust contre la déchéance* me rapprochaient de ce bruit sourd, comme si, comme si au lieu de trois serrures d'une même porte, trois de celles-ci s'étaient ouvertes. En restait bien une, qui voilait encore la totalité de ce qui s'exprimait de l'autre côté. Mais je ne pouvais me cacher qu'il me faudrait bien un jour l'ouvrir, et la certitude que je n'y arriverais point seul. Je n'étais point uniquement d'ici et je voulais savoir pourquoi et je redoutais cette découverte.

Si j'en veux – en voulais, en voulais – à mes « vrais » parents, c'est que leur bonté, leur manière de triompher de leurs divergences, d'être imparfaits et pourtant aimants, m'empêchait de laisser éclater toute ma colère. De céder à la jubilation d'haïr. De tout saccager. Je me souviens d'eux me tenant embrassé, sans me serrer, juste assez de jeu entre leurs bras et ma poitrine et mes mains pour que je puisse bouger, tout en sentant qu'une force plus grande que ma colère existait. Je devais avoir six, sept ans, pas plus. Dans la cour. Après avoir arraché les plants de tomates de ma mère. De ma « vraie » mère, je veux dire. Mon père m'entoura de ses bras, j'eus le temps de voir la tristesse dans ses yeux, avant que je ne me retourne. Mes cris devinrent des pleurs, la rage de l'épuisement. Je ne sais trop ce qui me bouleversa le plus, de sentir la tristesse à travers ses bras qui se desserraient ou de la voir dans les yeux de ma mère.

Avais-je seulement le droit d'en vouloir à mes parents « naturels » ? Mon père était-il – avait-il été, devrais-je dire – cet être perdu de colère, abattant ses bras, haineux de toute vie ? J'ai eu le temps d'en

enfanter des pères, depuis mon arrachement au peuple de la mer. Y compris de reconnaître ma peur de lui ressembler. Et ma mère, ne me convenait-il pas d'y voir une victime, cela ne m'était-il pas plus doux que de me savoir abandonné par elle ? Elle aurait pu se révolter contre ce que les mœurs de son milieu exigeaient, contre ces mariages arrangés pour assurer les patrimoines ou par simple horreur d'être soumise à sa condition de mère potentielle. Sans savoir même qui je pouvais devenir, elle aurait bien pu m'abandonner par pur désir de liberté – pour elle.

Je ne savais rien d'autre de mon père qu'un timbre de voix, des flashes. Un peu plus de ma mère, fort de ma cohabitation de neuf mois. Ou aurais-je fabulé aussi mes souvenirs ? Peut-être mon père tapait-il sur les mortaises qui arrimaient, contre les murs de la cabine, de petits meubles comme j'en ai vus lors de mon voyage là-bas : petite étagère, table, armoire.

Et ma mère, n'aurait-elle pas été, veuve, quelques mois après la mort de mon père, atteinte de cancer du pancréas ? Celui-ci, parce que je le comptais parmi les plus mortels... Et ne m'aurait-elle pas, dernier geste d'amour pour la promesse de la figure espérée en moi, confier aux sœurs ? Pour m'éviter d'être, ce que, malgré tout, en dépit d'avoir été aimé de mes « vrais » parents, une part de moi estime être : orphelin.

Désireux de me présenter à toi en toute intégrité, j'ai profité d'un mauvais rhume pour réclamer un examen médical général. Tu te souviens, je mouchais, j'éternuais depuis trois semaines. Je leur en ai alors voulu, à mes parents « naturels » de leur absence, de n'avoir su me dire qui, dans nos ancêtres, avait telle ou telle vulnérabilité : diabète, maladie cardiaque, disposition au cancer. Grand-père, grand-mère, oncles, tantes, frères ou soeurs – néant. J'étais l'unique, l'incomparable. Me sachant faussement tel. Né d'un « lui » et d'une « elle » à qui j'en voulais

de ne m'avoir rien révélé que mon âge à l'abandon, et cette figurine des sept dieux, je me sentais honteux du reproche, que je savais injuste, adressé à mes « vrais » parents. Héritaire ou pas, cette douleur de molaire, lancinante, qui me reprenait, quand mes barrières de générosité, d'engagement, craquaient ? Je n'avais rien de leurs traits, à mes « vrais » parents, rien, ni de ceux de mon père, ni de ceux de ma mère : moi, tête aux yeux « bridés », cheveux d'un noir profond veiné de roux, nez plat, poils follets en lieu de moustache. Rien dans leur visage qui ne fasse écho au mien. Et de même, rien par la taille.

Mais ce mouvement de dépit à leur endroit, ce reproche jamais énoncé fondaient à la pensée du geste de mon père pour contenir ma fureur, cette fois-là, quand j'avais arraché les plants de tomates. À celle aussi, un jour, de saisir que j'avais repris de lui le geste instinctif – instinctif, oui – de me gratter au-dessus de l'oreille. Et surtout, sa compulsion de lectures.

Et de ma mère, de ma « vraie » mère – tu me suis toujours ? – j'avais bien quelque chose, non ? Ma dextérité et mon plaisir à fabriquer des maquettes de bateaux, à peindre fréquemment trolls, dragons et samouraïs. Et ma capacité d'écouter sans interrompre.

Mais ces gens de la terre ferme, que j'aime tant, que je redoute, en leur vieil âge, de voir déménager quelque part en un mouvoir – cela, je ne leur dirai jamais, ce mot – ces gens-là, mes si « vrais » parents, je sens bien qu'ils ne peuvent savoir vraiment ce qu'est vivre sur l'eau, dans la brume et le brouillard.

Je ne leur en veux pas, non, bien sûr. Mais cette impression ne me quitte pas : il y a, comme tout au fond de l'esprit, un gouffre noir d'où j'entends le bruit de vaguelettes battre les bords d'une barque.

Et lorsque je pose l'oreille contre ton ventre et te caresse le pubis, puis glisse un doigt – c'est doux comme lorsque, penché sur la proue, je traînais les doigts de la main droite, toujours la droite, dans l'eau de mer, parfois ramenais un faisceau de lamineuses ou de fucus, odeur d'iode : je suis heureux de te sentir lancée vers un point, comme si vers lui convergeait toute vie, élan plus puissant que celui de ton habituelle nonchalance, voire ton dédain pour toutes ces fonctions imposées par ton corps. Proche, si proche te suis-je, et exclu : à te toucher là, j'ai l'impression de n'avoir point quitté ma « matrice ».

Et quand m'a échappé, hier, ce « clapotis-clapotis » et que tu n'as rien dit, car tu étais lancée vers ce point qui te donne le mieux le sentiment de participer au moment où l'univers apparut, j'ai malgré tout senti l'amorce d'un rire, tout de suite après mon exclamation. Mais il se métamorphosa en une sensation qui te porta, comme l'est un oiseau de mer par l'onde aérienne.

Après, revenue de cet épuisement où laisse en sa pointe l'extrême détente, tu m'as demandé : « Dis donc, toi (j'aime ta voix, quand tu casses l'ordre habituel), qu'est-ce qui t'a pris, en sus du flic-floc provoqué par tes doigts divins, de me chuchoter ce clapotis-clapotis. J'ai bien failli en perdre... »

Mais, gêné, je ne te répondis pas alors, moi-même surpris de cette exclamation venue à mon insu. Débloquée par ce bruit qui témoigne combien, en vous femmes, trace est gardée de l'origine de toute vie, de notre lien intime, à tous, avec la mer. À cette pensée je sentis un immense apaisement et une reconnaissance à ton endroit.

Mais je ne pouvais rien dire.

Je suis incapable de te cacher quoi que ce soit de la vérité de ce que je ressens, et, fut-ce à contretemps, par les mots écrits, je réponds ici à ta

question. À travers elle, à toutes celles qui selon le rythme de marées apparaissent, disparaissent depuis que j'ai conscience d'avoir mémoire.

Quand tu dis, à la manière de votre peuple « je viens, viens » au lieu, comme le font les femmes du mien, « je vais, entre », je me demande à t'écrire si mon sexe ne t'est pas une fraction de seconde occasion du surgissement de la sensation ressentie, via le cordon ombilical, au moment où la nourriture jaillissait de ta propre mère...

Je veux un, une enfant, si c'est avec toi.

Comme si nous pouvions commander quoi que ce soit.

Et résolu suis-je, malgré tout, de ne rien trahir de ce que je sens, de faire face à tout.

En ta compagnie.

Jusqu'à ce que cet enfant – peut-être est-il déjà en course – cordon ombilical rompu, chaque jour, s'éloigne de sa mère, de son père a fortiori, s'éloigne parce que c'est le prix de l'attachement à la vie.

Comment faire mine de savoir quoi que ce soit devant mes contradictions ?

Comment réussir à ne pas étouffer l'enfant par le désir même de lui offrir ce qui nous a manqué ?

Comment naviguer entre ce « Honore ton père et ta mère » et cet également impérieux « Tu quitteras ton père et ta mère ? »

Toutes ces questions me traversent et curieusement s'apaisent, dès que point le bruit du clapotis.

La collectionneuse

Elle avait l'intuition que l'univers était habité par des forces et des puissances qui se rendent à l'empire de l'Imaginaire mais refusent de céder à celles de la volonté, p.65, *Givre et sang*, J. Cowper Powys.

Cher Édouard,

Je sais que tu n'as pas de curiosité particulière pour les timbres. Mais je tiens à ce que ma collection te soit confiée. Pourquoi t'en confesser les raisons aujourd'hui, tu le déduiras bien de la suite. Il est un peu passé minuit, pour une fois la voisine me fout la paix, elle doit être sortie, je n'entends rien. Est-ce ce qui me pousse à donner une forme au maelström d'images et d'émotions qui se déplace, d'ordinaire, bien au fond de ma pensée ? Mes rituels quotidiens ne suffisent plus à me défendre. Alors, depuis peu, j'écris, le soir. Et là, je me dis que tu me liras. Je t'imagine...

*

J'ignore quand viendra mon tour de rejoindre Lucien, d'emprunter le chemin où chacun doit s'engager seul. Ne plus être là pour Josiane et toi, ou devoir un jour me trouver devant vous à vous avouer une quelconque maladie... Ou pis, ne pas même me rendre compte que je ne « serai » déjà plus là, privée de mémoire, engagée dans la première étape d'une disparition définitive. Non, impossible de rester stoïque devant de telles possibilités. Impossible aussi de résister à l'élan de te dire certaines choses, alors que je me sais en contrôle encore de l'expression de mes pensées.

*

Voilà. Aujourd'hui je célèbre la fin de la sixième semaine de confinement, je suis allée pour la première fois à la charcuterie. On m'avait assuré qu'il n'y avait personne le matin, que toutes les précautions étaient prises : personnel protégé, bouteille de désinfectant, distance entre les clients et file à la porte. Mais je suis si myope et si atteinte des cataractes que je n'ai pas vu à travers la vitre qu'une dame se tenait au comptoir des viandes. Énervée de cette première visite en temps où rôde le tireur invisible, je me suis précipitée dans la boutique. Je n'avais pas vu non plus qu'un client, venu du champ gauche celui-là, s'apprêtait à sortir. Je me suis prestement (à mon sens de vieille) tassée à droite, et le monsieur m'a regardé avec un air consterné. Le caissier aussi. Et derrière moi j'entendis une dame dire : j'étais avant vous. Elle souriait. Mais j'étais gênée. Passer devant le monde, pourquoi ? Tout ce que je voulais c'est aller me chercher deux plats préparés, me faire cadeau **de ne pas cuisiner**, question de célébrer, marmonnai-je, le soleil, la douceur revenue. En fait, de chasser une fatigue, une tension venue de la savoir là, elle, la covid, ce sniper.

Prendre la place d'un autre, moi, si scrupuleuse que ta mère, ma fille, notre Josiane, m'a déjà lancé le mot de « tyrannique ». Pourtant je venais tout simplement de l'inviter à penser avant d'agir. Elle, étudiante en philo !

Toujours est-il qu'au moment de payer je me suis trouvée simultanément ravie de découvrir qu'un filtre de plastique me séparait du caissier et que je pouvais payer sans manipuler d'argent, et inquiète, car ma carte débit refusait de déclencher le processus d'achat. Manipulations, carte de crédit, soulagement, ça marche. Oui, mais celle-ci est-elle

infectée, me dis-je au moment de la glisser dans son étui caduc de protection contre le piratage.

Tout ça pour m'éviter de faire la cuisine, pour célébrer ! Pour une pâtisserie au chocolat et un poulet à l'ananas. Pendant quelques secondes aurais-je été dans la mire de ce tireur invisible, sniper viril couronné, ce roi itinérant ? Une reine, en fait. Corona virus, je t'en ferai une corona virus, me serais-je dit, du temps où je dépistais bactéries ou virus. Quinze ans déjà que j'ai quitté mon emploi.

Depuis j'ai, comme tu sais, échappé à la chimiothérapie : je m'étais bercé de l'idée, un temps – notre savoir a de curieuses éclipses – je m'étais berçai de l'idée que j'allais être épargnée de cette saloperie, mais j'ai eu mon tour, comme tant d'autres. La tumeur au sein enlevée, que de la radio... Pas à m'inquiéter. Paraît-il. Mais des informations glanées ici et là, entre réponse d'un chercheur à une question du public, entrefilet d'un ami *facebook* et recherches personnelles sur *google* (cancer, radiothérapie et COVID-19) me rendirent plus craintive. Et je le demeure.

Mes pensées volent en bandes, d'un point élevé à un plus bas, en allers et retours, avant, à la manière des oies sauvages, de prendre leur envol : elles restent là, à quelques mètres du sol, comme fleurs de cerisiers, frémissantes, et puis, hop, allers et retours de réchauffement, puis quelques cris d'encouragement, et voici la montée jusqu'au plateau de vol, et à elles le grand Nord.

Quand j'ai vu cela, de retour d'un de mes traitements de radio, près de St-Barthélémy, le long du fleuve, j'ai imaginé pendant une fraction de seconde la sensation que tu as dû éprouver à voir les cerisiers en fleurs à Uéno et aux alentours du palais impérial à Tôkyô. Oh ! Une fraction de seconde... je ne suis pas folle, tout de même.

Mais quel bonheur, que ce moment d'envol !

Il y avait aussi des outardes, des bécasses. Et un aigle-pêcheur, je crois.

N'empêche : m'attend une opération pour les cataractes. Redoutée avant la pandémie, je commence à avoir hâte qu'elle ait lieu, question de dissiper la brume perpétuelle. Mais je pense aussi aux risques d'infection par le virus, à l'hôpital même.

Hier je n'ai pas reconnu, de l'autre côté de la rue, mon amie Christelle, tu sais celle qui a été mannequin, puis relationniste pour la télévision d'État. Tu l'avais rencontrée à mes 60 ans. Eh bien, je la vois tous les jours au café, en temps normal. Je ne l'ai pas reconnue. Dieu merci, je ne suis pas sourde et je l'ai entendue : Estelle, Estelle...

Être cancéreuse, atteinte de cataractes : des catastrophes, la seconde tenue peut-être, mais qui sait.

Et voici que s'ajoute la menace du tireur invisible, et cette peur nouvelle, celle d'être *infectieuse*. Infecte tueuse.

Si je le devenais en dépit des précautions, j'y verrais une conséquence qui ne relève pas de moi. Mais devenir infectieuse parce que sciemment je me serais moquée des tests, vaccins, masques, gestes barrières... Je n'admets pas pour moi telle attitude.

*

Est-ce le climat général, le fait du confinement, l'impression quotidienne de vulnérabilité ?

J'ai écrit le document qui exprime mes volontés en cas d'invalidité. Pas d'acharnement. De grâce apaiser les souffrances inutiles, celles qui ne promettent aucune guérison. Donner ceux de mes organes qui le mériteraient. Je ne cours pas au-devant de la mort, mais j'y suis disposée, je m'imagine cloîtrée dans un corps déliquescents, restant le plus longtemps éveillée, même si je ne peux rien exprimer, même si Josiane

ou toi, que j’imagine à mon chevet, me parlez : vous ne pouvez saisir de mes borborygmes le fil de ma pensée.

Je vous aime, m’imaginai-je dire, et puis je...

Mais là, l’idée d’être atteinte d’un mal qui pourrait contaminer mes bien-aimés, mes soigneurs ! Non merci. Cela m’horrifiait, m’horrifie aujourd’hui. Quelle absurdité, après avoir donné la vie à Josiane, qu’au nom de l’amour filial, lui imposer une présence létale.

*

Tout n’a pas toujours été simple entre ta mère et moi. Elle m’en a voulu de ma vie « d’ordre », de mon « insistance » à la presser de compléter, « pour le diable ! », ce que « tu as commencé, Josi. » Elle me reprochait d’empêcher ton grand-père de suivre son rythme : il aimait prolonger un repas, s’arrêter toile à toile au musée, fleur à fleur au jardin botanique, modifier le trajet prévu pour se détourner vers une boutique à façade gaie. Je rongais mon frein, et Josiane le sien, à me voir. Dès sa « majorité », elle fit montre de son indépendance en refusant toutes mes invitations à faire un programme, un horaire. Si tu lis entre les lignes, comme je l’ai fait pour ses ouvrages, tu verras que le fondement de sa philosophie se trouve dans cet éloge, ce besoin de danser avec le présent.

Oui, j’ai lu TOUT ce qu’elle a publié, plus que ce qu’elle ne croit. Et je me félicite d’avoir su trouver l’occasion, quand tu étais sur le point de naître, de lui dire toute l’admiration que j’avais pour elle et que voilaient sans doute ce qu’elle appelait mes propos incisifs, mon besoin de transparence sur les émotions ressenties, l’exigence de clarté.

J’ai eu et j’ai encore toute fierté du parcours de ma fille, de ta mère, du collège à l’université, prof de philosophie au collège où elle avait étudié, auteure respectée : n’a-t-elle pas eu, chaque fois, des compte-rendu dans *Le Devoir* et les revues de philosophie ?

Je n'ai pas eu ce genre d'énergie. Ni cette ambition. Cet appétit de reconnaissance, cet esprit de compétition. Voilà qui me sidère. Peut-être par familiarité avec l'infinité de vies microscopiques que j'ai observées, et dont l'expansion agit sur tous ces esprits supérieurs.

Mais j'avais, j'ai une autre manière de donner forme à cette énergie.

*

Je me suis arrêtée d'écrire, question de préparer mon thé vert, de le verser dans la tasse Royal Albert aux motifs de mésanges, tu te souviens ? Tu l'aimais, tu devais avoir six ans, tout ravi des couleurs de mon ensemble ; tu déplaçais selon ton goût, comme si une tornade était passée, mes divers services à vaisselle. Le Royal Albert, les porcelaines japonaises (*Kutani, Satsuma, Noritake*). Tu t'attardais à celles à motifs dits neige, mon unique *qianlong*, à des Limoges, et à celle que tu préférais pour son impression de robustesse, la bonne vieille, lourde Syracuse.

Mon respect du travail des artisans provient d'une visite faite avec ma tante. Forte de mes douze ans, habillée « propre », comme une dame, j'étais venue me réfugier chez elle ; elle m'avait fait visiter l'usine de Joliette, et j'avais été fascinée par la circulation continue des tasses auxquelles une ouvrière ajoutait, main ferme, pinceau légèrement incliné, une ligne d'or. Ce même type de ligne que tu te pratiquais à dessiner, sur un grand carton, d'un crayon finement aiguisé, trait après trait. Mais seulement après avoir tout rangé. Car, sans que j'aie à te le dire, tu remplaçais chaque objet selon l'ordre où tu les avais trouvés, pays d'origine, marques, formats, nature des objets, « les petits dans les grands. Comme grand-maman », disais-tu.

Où en étais-je ?

Le contexte de la pandémie, les inquiétudes exprimées ci-dessus sont venus influencer sur le courant habituel de mes habitudes. Car je suis terriblement amoureuse de celles-ci. Au risque d'en être esclave.

*

Ces jours-ci, le brouillement de repères provoqué par la présence soupçonnée, mais invisible, de la Covid/snipeur a fait remonter tout ce qui, en moi, se dérobe à mon désir de maîtrise, tout ce qui m'échappe, me fuit, se retourne, me travaille comme un graveur trace son incision dans la plaquette de cuivre.

Je me suis dit : Estelle, c'est le temps d'alléger le travail de tes héritiers. Surtout – allons ! – de faire face à ce que tu as refoulé : fais le ménage dans tes papiers, ces boîtes dans lesquelles tu as jeté, sachant qu'ils sont là, sans pour autant jamais les regarder, ces bibelots, cartes postales, photos, soi-disant précieux rappels de moments privilégiés. Et qui diraient quoi à tes héritiers ? Te disent quoi, à toi ?

Je me suis mise dès la deuxième semaine de confinement à systématiquement fouiller les garde-robes, et boîtes et même à en descendre au *locker*, à fouiller boîte à boîte, à mettre à la *recup* ou aux vidanges mes trésors devenus périmés.

Qu'allai-je laisser qui ferait du bien, ou au contraire, contaminerait mes héritiers ou les êtres de moi ignorés qui, à la St-Vincent-de-Paul, récupérerait mes mots et photos ? Poubelle. Pourtant, les livres et les reproductions d'œuvre d'art, tout de même. Les nettoyer. En faire de beaux paquets. Des historiens peut-être, des rêveurs, des élèves en art...

Tandis que je me tiens occupée ainsi, me dis-je, je ne contamine personne, même ceux qui, selon les statistiques, seraient les moins sujets à complications. Mais qui est une statistique ? Toute ma vie dite active j'aurai côtoyé les ancêtres ou les cousins de ce tireur invisible, aurai

reconnu comment une fréquentation graduelle peut aider à les apprivoiser, comme s'ils avaient pu lire *Le petit prince*. Mais ce tireur-ci, ce virus protéiforme, comme il se clone vite !

*

Je n'ai pas attendu pour dire à ta mère, ou à ton grand-père ce que j'ai d'abord vécu comme relevant de l'indicible. Et de même ai-je confié mes convictions aux deux amants que ta mère ne me pardonna jamais, je pense, d'avoir eus, alors même que j'aimais son père.

Les autres, elle s'en fichait, car je les avais fréquentés avant ma rencontre avec ton grand-père. C'est à cause d'eux d'ailleurs que j'ai pu l'aimer. Car j'ai eu un flash, avec le dernier. Jusqu'à lui, je me flattais de me souvenir de chacun en ce qu'il avait d'unique. En réalité, ils avaient tous en commun d'avoir un type physique et spirituel semblable. Des intuitifs, des manuels, et, des trapus, forts... Loin de la taille mince, de la grandeur de l'intellectuel, Lucien.

D'ailleurs, bien plus tard, je me suis rendu compte qu'avoir eu conscience de cette attraction sensuelle pour un type d'homme ne m'a point empêché, une fois la révélation de l'amour que fut la rencontre avec Lucien, d'être touchée de deux autres encore de ce type, ces amants honnis par ta mère, auxquels je conserve une forme de reconnaissance.

« Comment faire ça à l'homme de ta vie ? » Toujours si sûre de sa lucidité, ma fille, et si peu de ses propres angles morts. Grand secret tenu entre ton grand-père et moi, par choix, et par ta mère, qui a découvert par hasard ma temporaire et double vie. Grand secret, dont l'on s'entendait pour te protéger dans ta première adolescence.

Pourquoi t'en parler aujourd'hui ? Je suis censée expliquer pourquoi je tiens à te léguer une collection que tu n'as jamais manifesté le désir d'obtenir. Et j'y tiens. Et d'une manière que j'ai mis du temps à

comprendre (ça aussi !), « mon » secret est lié à l'objet de mon souhait. Et à ce qui oriente toute ma manière de m'ajuster au réel.

Je n'ai aucun doute sur le fait que ton grand-père ait été l'homme de ma vie. Mais ce que cela impliquait n'a pas été clair tout de suite.

Tu me diras que c'est un sale coup à te porter, à toi que je prétends aimer, que d'attendre d'être morte pour attenter à l'image que je pourrais laisser. Lâcheté ? Peut-être, je ne l'exclue pas.

Quand tu liras cette lettre, je ne serai plus là pour répondre à celles de tes questions, et il y en aura, que je n'aurai su anticiper.

Il me vient à l'esprit, au moment de clore le paragraphe précédent, que peut-être, puisque je serai morte, ta mère t'aura déjà prévenue que ta grand-mère si ordonnée, si scrupuleuse de ne point blesser, a eu des « aventures »

Ce qu'elle ignorait sans doute, c'est que je te savais troublé par les tensions entre elle et ton père. Je me taisais sur ma propre histoire pour ne pas te décourager de l'amour. Parmi d'autres raisons...

Mais peut-être qu'en opposant ce que tu comprenais de ma relation avec ton grand-père au tumulte de celle de ta mère avec ton père, peut-être t'es-tu fabriqué une utopique vision d'une vie à deux ou toujours intense, sans quoi il valait mieux rompre, ou sans nuages, sans quoi la même conséquence s'ensuivait.

*

L'été de tes quinze ans, tu t'en souviens, tu étais en amour et la jeune fille n'en savait rien, croyais-tu, puisque tu ne le lui avais pas confessé. Et tu te sentis pour la première fois plus à l'aise avec moi qu'avec ta mère pour parler de tes sentiments, de ta difficulté à démêler le sens de ces rires moqueurs, de ces regards altiers, de ces ricanements chuchotés, en ta présence, à une copine. Et de ces sautes d'humeur inhabituelles. Et de que

pouvait signifier « pour vous, les femmes », précisa-tu, le fait d'être soumises aux règles. Quelle expression !

Je t'ai raconté combien ma mère avait su me préparer : avant de m'engager dans ce cycle, je savais déjà où trouver les linges dont on se servait alors. Elle m'avait parlé comme à une complice. Mais toutes les petites filles ne vivent pas de même manière cette première fois, ni le retour périodique des règles, t'expliquai-je. Chez certaines, il y a désagrément. D'autres sentent des variations d'humeur, pour d'autres c'est le signe heureux que tout va bien. Mais chacune réagit selon son caractère et ce qu'elle sait ou ignore devant l'écoulement de ce liquide. Moi, j'avais pris cela comme une activité naturelle, un signe de disponibilité. Et j'étais sensible aux odeurs et au toucher, dans ces périodes-là.

Et en réponse à ta question, j'ai cru que l'occasion était opportune de partager un peu de celles, intimes, qui se posent aux femmes.

Tu m'écoutais en regardant mes violettes.

J'évoquai la variété des tempéraments féminins, j'en vins à la difficulté d'aimer, égale à sa beauté. Je m'arrêtai à la peinture de ce qui était un idéal, me retenant, bien sûr, d'obscurcir ta pensée. Mais le moment ne me semblait pas encore venu pour me découvrir autre que selon l'image que je croyais te donner de moi. Mes « écarts », terme impropre à mes yeux, tu le verras, je me disais que tu ne saurais encore les comprendre, du moins tels que j'en tirais leçon. Et je me tus donc et choisis de te laisser penser qu'il n'y avait plus eu d'hommes dans ma vie après ma rencontre avec ton grand-père.

Et puis, pendant quelques années, j'ai été en froid avec Josiane. Elle le fut ensuite avec ton père.

« Arrête ! Arrête, maman, arrête ! », me fit-elle, une fois, au téléphone, excédée de mon invitation à la patience. Je compris que je devais garder mes distances.

Je ne trouvai plus l'occasion d'avoir avec toi des conversations comme celles de ces trois jours où tu vins m'aider. Ne nous voyant qu'à Noël, à Pâques et une fois à la mi-juillet, à mon regret, nous n'avons plus communiqué que par téléphone et internet. J'ai suivi de loin, admirative, ton passage en maîtrise des sciences, à l'Université de Montréal, et au doctorat en Histoire des sciences à l'université Waseda à Tôkyô. Les deux années que tu as passées là sont les seules où j'ai repris ma collection de timbres, complété quelques pages de pièces, certaines envoyées par toi et estampillées selon le nom de règne de l'Empereur, avec indication de la poste du quartier, près du café où tu m'écrivais aimer te tenir. Mais cette collection n'avait plus pour moi la résonance qu'elle avait eue dans ma jeunesse.

À ton retour de Tôkyô, j'ai apprécié que tu viennes passer une journée en ma compagnie, et là, j'ai eu le sentiment de te retrouver.

La troisième de nos rencontres privilégiées, je la fis en compagnie de ton épouse, quand vous m'avez annoncé la venue d'un enfant.

Mais il me semble que cet été-là, celui de tes quinze ans, où je m'étais cassé la jambe et où tu avais, en renâclant, m'as-tu confessé, consenti à venir passer trois jours chez moi, il me semble que, cet été-là, quelque chose d'essentiel s'est joué en moi du simple fait de te parler. Non que cela me frappa sur-le-champ. Par la suite seulement le martèlement de tes questions et le retour sur mes insuffisantes réponses d'alors et la lumière apportée par mes expériences depuis firent, de la présentation de ma collection de timbres à mon petit-fils, un événement fort de ma vie de femme.

Tu venais de finir ta troisième secondaire. Et tu étais donc amoureux muet. Ta mère t'avait poussé à venir, « tu pourras faire ses commissions. Avec sa jambe dans le plâtre, c'est pas commode. Puis vous vous ressemblez tellement... »

Oui, ta mère, ma fille, a dit cela. Et il est vrai que je t'aimais et que, comme souvent quand on aime, j'aurais aimé te préserver de ce qui m'avait fait, me faisait souffrir.

*

Au collège, je ne me voyais pas, nonobstant mon plaisir à lire de la littérature, en littéraire. Scientifique plutôt. Et encore, ni Louis Pasteur, ni Alexandre Fleming, ni Marie Curie. J'ai vraiment été heureuse d'exercer 40 ans mon métier. J'ai suivi souvent des cours du soir, plus théoriques, en microbiologie, en informatique. Je me suis confirmée ainsi que j'aurais pu poursuivre une carrière de chercheuse, de celle qui pense les projets nés de la logique ou de l'intuition. Il me suffisait de rêver à cette possibilité. J'avais un besoin plus pressant d'aller à petits pas rapides et précis, d'agir en gestes également précis, cela pour dompter une puissance, un jeu de forces plutôt qui commandait, me semblait-il, mon désir d'agir.

Ma vocation de laborantine, à quoi la rattacher ? Je m'étais, au moment de m'y engager, vaguement posé la question. Mais je suivais ce que j'appelais mon instinct, avec une assurance incontestable et inconsciente. Mais c'est ta visite ces trois-jours-là et mes explications trop sommaires qui me rendirent, par la suite, plus lucide.

J'étais contente de te retrouver. Je venais tout juste à 65 ans de prendre ma retraite. J'aurais pu cinq ans auparavant. Mais j'avais besoin de ces huit heures par jour, de ce réseau de rituels...

Ces confidences ne servent ici qu'à retarder le moment de mes aveux, de la description de ce qui, dans l'expérience, m'a ouvert les yeux. Tes questions, candidement, brutalement, posées avec l'énergie tourmentée de tes quinze ans, m'ont poursuivie. Je te sentais à la fois désireux de connaître qui j'étais, ce qui me justifiait de respirer, oui, crûment, cela, mais aussi je recevais comme autant de ballons d'essais ces interrogations que je te soupçonnais de t'adresser à toi-même, sans pouvoir t'y retrouver : n'espérais-tu pas, à coups d'affirmations dont tu redoutais la vérité, recevoir de moi des réponses qui contrediraient le caractère irréductible ou indésirable des réalités que tu entrevoyais ?

Tu aimais les histoires de samouraïs et de ninja et de bonzes itinérants et Kogaratsu et Yoko Tsuno. Nous avions des goûts communs, il me suffisait de te voir aller vers mes bd à caractère nippon, dans les pauses laissées à nos conversations. Toute la fin de semaine, une fois ton aide apportée, je t'ai vu te précipiter vers les rayons d'albums. Pendant que tu opérais la sélection du jour, je te bombardais de : « Comment ça va ? Tes études ? Vous en êtes où, en Histoire ? Tu as étudié le théorème de Pascal ? As-tu repensé à ce que je t'ai suggéré pour approcher ta copine ? Travailles-tu cet été ? » Je jetais un coup d'œil sur tes choix, ceux que j'aurais fait à ton âge, en cela tenue pour garçon manqué. Tintin et *Le temple du soleil*, Spirou : *Z comme Zorclub*, les cinq premiers tomes de Buck Danny, le premier de Yoko Tsuno. Les Cestac et les Bretecher ne te disaient manifestement rien et je cachais les Wolinski et mon Chantal Montellier. Je les remettrais au milieu des autres à tes dix-huit ans...

Et pourtant, c'est la collection de timbres que j'ai sortie avec le plus d'émotion du dernier tiroir du bureau hérité de mon père.

Avec ce meuble et la reproduction d'un acteur peint par Sharaku, les seuls objets auxquels je tenais alors et tiens toujours, outre les bd et plus

qu'elles, bien que je ne les ai plus jamais regardés, ce sont les timbres. Ne t'y intéressaient, toi, que ceux du Japon.

À bien y penser, ce qui ne me serait venu à l'esprit ni à mes quinze ans, ni même avant de te raconter ce que signifiait cette collection pour moi, à bien y penser que de similitudes dans ce qui m'attachait à la bd et à la philatélie ! Termes comme gaufrier, gouttière, impression, cadrage. Resserrement en une petite surface de réalités grandioses, récit en philatélie aussi étrange que des cadavres exquis, pour peu que je prenne la peine de lire la page où je déposais les spécimens, page semblable celle d'une bd : je passais d'un timbre à l'autre, imaginais des connections. Plaisir de la miniaturisation, de faire tenir une fleur, voire une montagne, dans le rectangle fragile d'un bout de papier.

Mais ma passion pour la philatélie connut des cycles. Tu te souviens, tu m'avais déclaré plate cette activité de cumul d'images sans liens, sinon le nom du pays, à la rigueur les motifs. C'est alors que je me mis à te raconter les stades de ma découverte. D'abord collection générale, soumise à l'organisation de mon album trouvé dans une pharmacie, le plus commun. Pages consacrées à des pays divers, où je semais en nombre restreint un, deux exemplaires, tandis que certains pays comme la France, les États-Unis, et surtout le Canada et le Japon avaient droit à une plus grande quantité. Puis j'avais glissé des feuilles au milieu des pages dédiées à ces deux derniers pays, et cette fois, j'eus ma phase fleurs, puis paysage et architecture, qui me fit me concentrer sur le Japon. Et là je multipliai les ajouts, chaque page réservée, suivant la chronologie, à l'histoire de la peinture japonaise, avec prédilection pour les estampes. Et deux enfin pour les reproductions des seuls Hokusai et Sharaku.

Estampes, gravures : comme la bd, comme les timbres. Mais je ne faisais pas, ne te fis pas le lien, alors. Pas même pensai-je mentionner que

Hokusai avait intitulé *Manga* un de ses ouvrages. Ce même album que, chaque fois que je l'ouvre, je te remercie de m'avoir donné pour mes 75 ans.

Mais, si cette passion était si forte, pourquoi, à seize ans, cessai-je si brusquement et totalement de me consacrer à la philatélie, à l'exception de l'intermède évoqué plus haut ?

Pourtant j'étais foncièrement possédée de l'esprit de collection. Du besoin de comparer. Non, pas celui d'établir une hiérarchie. Je n'ai eu d'intérêt que passer pour la découverte que je possédais un timbre de 1875, d'une valeur de 6 sen à sa publication et qui vaut 6,000\$ aujourd'hui ! C'est te dire en passant que je ne te donne pas les albums pour que tu puisses faire fortune, mais prends soin, si cet héritage t'encombre, de t'en défaire de sorte à respecter le cours des prix : ton enfant y pourra puiser de quoi financer en partie une activité chère !

Oui, j'étais heureuse de posséder ces timbres aux teintes effacées, aux dentelures intactes et un peu irrégulières, valant des milliers de dollars. Mais enfin je n'étais pas à leur chasse. Simplement, l'esprit en alerte, pour le cas où. Ils n'étaient pas mes cibles. D'ailleurs mon spécimen avait été acheté à mon insu, dans un lot trouvé lors d'une vente-trottoir.

J'étais heureuse, certes, la première fois que j'ai réussi (avec des timbres français) à remplir toute une page de mon premier album acheté en pharmacie. Mais je ne fouillais pas les lots en vue de compléter **toutes** les pages de ce livre. En avoir **une** de complète, voilà qui me paraissait amusant.

Ce que j'aimais ? Prendre le rectangle de papier, examiner les dentelures, sentir la gomme qui restait ou scruter et contempler la pliure bien droite de la charnière avant de la coller à l'endos ; apprécier le

travail du graveur, au point de quasi ressentir au bout des doigts la résistance de la plaque de cuivre, tandis que je m'imaginai creuser le sillon qui deviendrait onde. Et je comparais, souriante, telle pièce de trois yens avec telle autre de cinq. Et j'aimais apprendre l'histoire de ce timbre à motifs floraux, ainsi fait en l'honneur d'un Empereur, parce que reproduire son image était sacrilège alors. Et comment l'Italien qui introduisit les techniques européennes de gravure pour monnaie et timbres au Japon fut le seul à pouvoir dessiner un portrait dudit Empereur. Mais si j'aimais tomber sur telle anecdote, je n'étais pas en chasse pour chacun des timbres des secrets de sa naissance.

À quinze ans, comme quand je t'expliquai mes goûts cette fois-là, je justifiais ma passion par le choix des sujets, le désir de m'instruire sur fleurs, architecture, peintures. En vérité, j'aimais, je le comprends clairement maintenant, classer par pays, années, sujets, caractères. Je parcourais en passant les paysages, pénétrais les tableaux, me mêlaient aux personnages, comparais telle fleur avec sa sœur du parc près de chez moi. Certes. Mais j'éprouvais vive satisfaction à simplement voir une case se remplir, timbre bien ajusté à l'intérieur des contours de sa case, et les couleurs se répondant sur cette grille, cette façade comme celle d'un immeuble aux vingt fenêtres.

D'avoir aimé entre douze et seize ans la philatélie me déclassait-il comme femme ? C'était plutôt une activité revendiquée par les gars. Les plus féminins peut-être ? D'un autre côté, cette rigueur, ce plaisir à organiser, ne le disait-on pas « viril » ?

Je n'en croyais rien.

Me passionna aussi entre onze et treize ans le tricot – et cela me sauva à maintes reprises, quand nous parlions « entre filles », même plus tard, longtemps après que j'aie cessé de jouer des broches. Il n'est pas dit,

d'ailleurs, qu'une partie de ma dextérité au lab ne découle pas aussi de ces quelques années de pratique effrénée. Mais je vouais plus de temps aux timbres, et aux bd et à Buck Danny plutôt qu'à Bécassine ou aux romans de Berthe Bernage.

D'un coup sec, je mis pourtant un terme à la philatélie, je conservai l'amour de la bd, mais ajoutai, j'avais seize ans, étais élève de celle qui allait devenir aussi une prof de Josiane, j'ajoutai le cinéma. Participer au ciné-club, échanger des points de vue comme d'autres des timbres, classer des films par pays, puis m'intéresser aux différences de genre et de style, puis me concentrer sur les auteurs, puis devenir fan finie de Visconti et McLaren, et découvrir de quels instruments ils se servaient, ce qui était récurrent dans leurs récits, comparer les diverses critiques louant ou éreintant leurs œuvres. Toujours cette attention maniaque, oui, maniaque, au cadre, au détail des décors, à l'agencement des plans. J'avais des cahiers de presse, des dossiers, tous jetés quand j'ai terminé mes études !

Mais j'ai conservé les albums de timbres. Je gardais devers moi cette voie d'accès à quelque chose de profond dans ma manière de m'ajuster à la vie. Une compulsion d'aller vers le plus exact, jusqu'à la douleur s'il le fallait, un besoin d'être certaine que s'ajustaient mes rêves et le réel, une nécessité de vérifier si j'avais bien saisi l'essence de ce qui distinguait A de B, comme si je redoutais une folie à venir – ou d'être déjà folle !

Oui, ce que je me disais à quinze ans, ce que je t'ai expliqué quand tu es venue m'assister, c'était vrai. Timbres, bd, cinéma m'apprenaient de manière ludique l'Histoire, m'ouvraient au monde de l'art, mais par fragments, petits morceaux que sauvait du chaos le seul fil de la chronologie, celle de l'émission des timbres. Et cela faisait de ma culture

anarchique celle d'un autodidacte en Histoire, appuyé de ses seules impulsions momentanées et des algorithmes de *google* et compagnie.

Avec ces réponses, je croyais sincèrement te donner le fond de ma pensée.

C'était inexact.

Jeune, je voulais me sentir utile, et travailler à lutter contre la maladie m'en paraissait la voie. Mais je n'établissais aucun lien entre mon désir d'apprendre et celui de travailler sans trop être mêlé aux gens, en exerçant avec minutie mon attention à fouiller le détail de ce qui était déjà réduit ! Bien plus que l'objet apparent de ma curiosité (fleurs, peintures, pays) comptait, sans que j'en sois consciente, les ressources intérieures à mettre en œuvre pour monter une collection.

En est né le plaisir de voir bien monté un réseau d'appareils utiles à une expérimentation. D'un virus à l'autre, je demeurais attentive à la chronologie de leur apparition, à leurs métamorphoses selon les éléments avec lesquels on les mettait en contact. Mon esprit s'était rendu accro à l'excitation de voir apparaître le neuf, l'inédit, sur fond de rituels rigoureusement respectés. Et j'éprouvais une joie unique, au terme d'une étude d'un an, de deux ans, à découvrir combien les données se reliaient les unes aux autres.

En habit d'astronaute, habits de protection effaçant toute individualité de nos corps, j'observais l'infiniment petit; j'étais saisie parfois par la tentation de prendre un risque en sautant une étape, en mettant le doigt sur une préparation, la surface en gelée d'un milieu de culture où s'agglutinait un *motton* de points blancs aux bords effrangés. Je me retenais, comme si se jouait là le transfert d'autres désirs refoulés. Si rares occurrences que je me souviens de ces jours-là. Plus fréquemment, ma minutie devenait maniaquerie, je vérifiais, puis

revérifiais si mes cheveux étaient bien couverts sous la charlotte ; je comptais, puis recomptais, jusqu'à être certaine de bien rencontrer deux, voire trois fois le même nombre de bacilles. L'angoisse me prenait d'avoir oublié ou ajouté une goutte au compte dû. Cela se produisait dans les moments où je n'avais pas réussi, en moi, à faire la paix au moment d'entrer dans le laboratoire.

À cela près, je progressais, de répétition de mesures en répétition de gestes, contente de me savoir élément d'une chaîne, au service de celui ou celle autour de l'intuition de laquelle nous, vingt, trente, ou deux, trois techniciens, selon les projets, nous oeuvrions.

Que de personnes rencontrées, et moi qui voulais d'une occupation où l'on me ficherait la paix, m'imaginant seule, si heureuse comme du temps où j'appliquais, bien droite, la charnière à l'édition 1875 du timbre honorant l'Empereur ! Finalement j'avais besoin du monde et de savoir qu'on avait besoin de moi.

Mon désir de contribuer à l'invention (découverte, fabrication, création) d'un médicament ne reposait pas sur l'expérience d'une intuition fulgurante, mais au besoin, découvert et confirmé par la philatélie, de me mouvoir selon un processus où tout trouvait une place, où il y avait une raison de procéder de certaine façon.

Autant dire que j'avais en moi une sévère disposition à adopter un toc ! Être toquée ! Timbrée !

Et ce n'est ni en réfléchissant sur mes hobbies, ni sur mon métier, que j'ai pu m'en rendre compte.

*

La voisine vient de rentrer, après s'être engueulée avec son copain : oui, je suis allée à la fenêtre. Ta grand-mère, il lui arrive d'être de ces vieilles-là !

Même jeune, bien que femme éduquée en atmosphère janséniste (et y trouvant une exigence qui m'attirait), il me paraissait contradictoire de faire du plaisir lié à l'attraction amoureuse, voire au sexe lui-même, un péché. Pourquoi la douleur serait-elle plus naturelle que le plaisir ? Et, femme, je ne me reconnaissais pas dans cette image à laquelle j'aurais dû me conformer : capable certes de plaisir, mais seulement si amoureuse, sensuellement éveillée par la seule intuition de la totalité du mâle. Alors que lui, pauvre lui, si fier de son audace, de son cran, en réalité, il serait passif, livré à la merci d'une impulsion, excitante, qu'il y satisfasse avec Ève, Éveline ou Éva...

Je n'étais pas comme cela. Les autres femmes m'auraient conspuée, pensai-je, si j'avais reconnu devant elles que, loin d'être lente, j'allumais au moindre accord de sentiment, au moindre affleurement.

Nymphomane ? Que non. Sensitive. Et je débattais avec d'outragés et bien imaginaires interlocuteurs, hommes ou femmes. Jamais on ne me ferait mentir sur la présence d'une attraction au nom d'une morale universelle. Jamais. Oui, je souscrivais d'une certaine façon au dogme voulant, en comparaison, la femme chaste : j'étais capable de passer des mois sans sentir le besoin sexuel. À moins que les circonstances, une ambiance...

Comment, me suis-je dit dès douze ans – je revois quand et où et devant qui – comment prétendre ne pas ressentir ce que l'on ressent ?

Quand j'ai rencontré Lucien, j'avais déjà eu quelques amants. Assez pour me connaître telle que je me suis décrite. Et je lui énonçai ma pensée sur l'honnêteté dans le couple. Un idéal de fidélité qui n'était pas tout à fait en phase avec celui qu'il avait avant de me connaître. Refus de faire semblant, de cacher le ressenti, risques terribles de ne pas répondre à la vérité de ses désirs. Cela le choqua. Mais, début des années 1970,

l'émancipation de toutes contraintes « normatives » constituait un mot d'ordre commun en milieux divers, nourri du sentiment de décadence des institutions – et des gens : corruption en politique, pédophilie des prêcheurs de chasteté – d'où provenaient les règles.

Plus que mes pensées, comptait le fait que nous nous aimions. Mais que cachait ce dernier terme ? Je savais que j'aimais. Mais à quoi cela engageait-il ? À se mentir à soi ? Impossible.

Et ton grand-père ne doutait pas que j'aie vu en lui ce qui lui était à peine conscient, vaguement senti, et que j'aurais la franchise, justement, de le pousser dans le sens de ce que j'appelais « cette lumière en toi ». Et j'avais la certitude qu'il m'aiderait dans le même sens, car, à le voir frémir ou yeux attendris, je me demandais bien ce qu'il pouvait trouver qui soit à la hauteur des ajustements au quotidien que ma présence lui demandait. Mais je consentais à ceux que la sienne me demandait.

J'étais donc à ses yeux, et lui aux miens, l'unique. Unique, soit. Mais exclusive ?

Il était, bien que plus jeune, plus mûr que moi. Autre entorse, je te signale, au cliché de l'époque, qui voulait que maturité et féminité soient synonymes.

Lucien avait déjà compris que, si plus d'une femme pouvait l'émouvoir, il n'avait de ressources que pour être présent en durée à une seule.

Moi, j'étais restée accrochée à mon interprétation du devoir de franchise. Plusieurs années après notre mariage, je fus placée, au laboratoire d'abord, puis lors d'un colloque ensuite, en présence d'hommes qui, je me l'explique ainsi maintenant, pas à l'époque, venaient réveiller des sensations agréables, peut-être connues dans

l'enfance, avant que la mémoire ne se fixe ; peut-être tout simplement agréables à ma constitution !

Au risque de me répéter, je dirais que, quasi instinctivement, j'éprouvais un certain contentement au contact de ceux en qui j'étais trop aveugle pour reconnaître un « type ». Ce dernier devait condenser des traits de tempérament, d'humeur, de texture de peau, et surtout, oui, de timbre de voix, entre celui de la basse qui atteindrait le plus bas du ténor, et celui du ténor qui approcherait du plus haut de la basse.

Séduite me laissai-je aller, non par ce qu'ils étaient, dans le jeu de ce qui les rendait uniques, mais par l'effet qu'ils produisaient en moi, qui pour ainsi dire me permettait de ne retenir d'eux que ces traits. Je goûtais le plaisir de l'abandon et de me laisser glisser : au diable idées et imagination et interdits et appréhensions. Je cédai à cette expérience de confiance consentie, au terme de laquelle nous savons que se tient une vérité.

Cet émoi qui me venait en certaines circonstances, je l'attribuais à la personnalité, à l'impression de force, à la pure fascination de l'inconnu que certains hommes croisés éveillaient en moi. Je me trompais, ou plutôt, sous ces motifs, d'autres jouaient à mon insu. Y compris, issue peut-être du temps où ma conscience se formait, ma rébellion contre la vision religieuse de la sexualité véhiculée le vendredi par l'aumônier. Et peut-être me camouflais-je en hédonisme ce que je pouvais ressentir de l'inavouable colère d'être vivant, dont nous cachons tous, je pense, la tentation.

Ce que ce premier, puis ce second amant avaient en commun et qui les distinguait de tous les hommes séduisants avec lesquels, suivant ma logique, j'avais ou aurais dû batifoler, c'est le pressentiment, provoqué

par leur existence, d'être éclairée, touchée par la rencontre avec une âme. Excuse ce terme peu scientifique, mais je n'en vois point d'autre.

Simultanément, venait la certitude de n'être pas, pour le premier, celle qui était l'accompagnatrice féconde, pour le second, assez disponible pour en soutenir, en même temps que celui de Lucien, l'épanouissement. Sans compter que manquait l'illumination, cette espèce de pénétration, cet embrassement spirituel que j'ai connu avec ton grand-père. Et donc que je tromperais cet amant en réitérant le bal de cette journée de légèreté. Blesserais en sus Lucien. Et, à ma grande surprise, me tromperais moi-même. Mon idéal de franchise ne valait-il pas aussi envers mes contradictions ?

Suite à cette seconde expérience, je résolus de ne pas me réduire à n'agir qu'en collectionneuse. Plus question de répondre instantanément à mes élans du moment, comme les rats de mon laboratoire auxquels on avait appris à reconnaître au son d'une clochette, que moyennant activation d'une palette, de la moulée viendrait, comme du pays de cocagne des gourmands. Ne pas céder à la frénésie du mouvement lui-même, comme ces rats capables de se rendre fous à taper la palette jusqu'à s'enfouir sous les grains.

Sans doute le mouvement de collecte et de classement me rendait-il si heureuse, bien plus que les objets peints. Mais que me voilai-je par cette exigence de contrôle ?

*

Lucien, cela a été constant, même si le constat pouvait contrevenir à ma pulsion momentanée, Lucien m'était plus qu'un élément dans une série. Je puis entrevoir l'unique de plusieurs êtres, mais hélas n'ai point de génie, que la capacité d'en accompagner un seul.

Même fraîche sortie d'un cancer, menacée du tireur invisible, si je trouvais encore un compagnon comme Lucien, susceptible de m'émouvoir à chaque étage de mes aspirations, si j'étais sûre que nous allions l'un vers l'autre dans la connaissance et la réciprocité de nos attentes, je me laisserais aller à ce que j'appelle aimer. Du moins j'y pense : le corps souffrant excite plus la compassion que le désir, et que dire de la colère de ne pouvoir rien pour qui l'on aime ? Alors, pour « m'embarquer » plus longtemps que la durée d'un présent de complicité, serais-je vraiment prête ? Quand même, je reste ouverte à la possibilité. Toujours à condition de ressentir de sentiment d'illumination face à ce qui excède la conscience de l'aimé.

Mais cela ne s'est pas produit pour le moment.

Voilà ce que je me sentais le besoin de dire avant le tir possible du sniper rôdeur ou la mort venue de manière moins inédite : ne l'est-elle pas toujours pour chacun, de toute façon ?

Je n'ai conservé que quelques bd : j'ai été heureuse, il y a vingt ans, de te transmettre l'essentiel de ma collection. Mais j'ai gardé toute celle de timbres. Je l'ai enrichie, après mes seize ans, grâce à toi, uniquement comme moyen de penser à toi. Je l'ai gardée en prévision d'un jour comme celui-ci, bien que je n'aie su à l'avance ce que serait ce jour. Confinée, pas trop malheureuse de cela, puisque amoureuse des livres (bénie soit l'invention de la loupe et des verres !) et du silence, je me découvre néanmoins stressée par la perspective de ne plus pouvoir toucher personne. Et par l'horreur ou de pouvoir infecter ou de l'être, si jamais je cède à l'impulsion d'une caresse.

Je me sens bien – un peu fatiguée après mes traitements. Des élancements au bras où les ganglions ont été prélevés. Peut-être cela n'a-t-il pas rapport. Arthrite ?

Je suis devenue un brin parano à l'idée d'aller à l'épicerie. Après des semaines d'abstention, un petit mouvement de révolte, que je camoufle en affirmation du désir de vivre libre, me pousse à sortir ce matin, acheter une pâtisserie. Révolte contre ce tireur invisible qui nous interdit toute spontanéité, mais aussi contre la possibilité d'être, à cet instant même, sa cible.

Je suis sortie quand même. Suis donc allée à la charcuterie, comme je t'ai dit, puis à la pâtisserie. Première fois en six semaines. J'ai croisé des gens, et bien que j'aie refusé de toucher les boîtes de gâteaux, celle que j'ai choisie, qui me dit que le client d'avant...

Remords. De retour à la maison, je ris de moi en parcourant *Agrippine : l'ancêtre* de Claire Bretécher (album que tu n'aimes guère, je sais). L'ancêtre, c'est moi. Comment ne pas rire ?

Demain, je crois que je vais regarder mes timbres.

Je me dis que mon petit-fils, docteur en Histoire des sciences, en tirerait bien de quoi rêver, animer sa curiosité.

Je me demande si je te fais vraiment un cadeau : il y a des héritages inutilement encombrants.

Mais je compte sur la similitude que ta mère voit entre nous, ta réceptivité à la collection de bd, tes nombreux signes de reconnaissance par la suite.

Je sais aussi que tu places au-dessus de tout ce qui ne se mesure pas en prix, en salaire, en monnaie. Quelle que soit, à cet égard, je te le rappelle, l'apparence des timbres et de l'ensemble des trois albums. Car si jamais cet héritage t'encombre, l'argent que tu pourrais en recueillir, il irait bien à mon arrière-petit-fils.

Tout cela – il est tard pour moi, une heure du matin et j'entends les basses d'un groupe Rock en provenance de ma jeune voisine excédée

d'être prisonnière, crie-t-elle – tout cela, Édouard, tous ces mots, pour te dire que je t'aime, que ton existence rend – aura rendu au moment où tu les liras ? Rendra encore ? – heureuse ta grand-mère collectionneuse.

L'énigme !

Saisis-moi au passage, si tu en as la force, et tâche de résoudre l'énigme de bonheur que je te propose.

Proust, *Le temps retrouvé*

Il l'avait à peine vue, quelques éclairs saumonés dans l'eau glauque : elle s'était échappée entre deux rayons vainqueurs de la nuit des profondeurs. Mais cet éclat l'avait ravi et avait déposé en lui une paix, dont il ne se souvenait avoir connu l'équivalent en ces lieux d'algues et d'épaves.

Il nageait dans les Sargasses, se glissait au long des laminaires dociles, suivant le banc de ceux qui l'accompagnaient, depuis qu'il avait mémoire. Leur dos argenté, leurs écailles pointées de noir (les plus jeunes), l'allure altière de conquérants descendus du nord : toute cette fierté le possédait de même, mais sa pensée était ailleurs, captivée par ce rayonnement d'elle en lui.

Quelque chose le poussait obscurément à remonter aux sources, au lieu de sa naissance. Quelque chose lui disait qu'il n'était ici que pour un temps, à prendre énergie et valeur. À quelle tâche était-il convié ?

Mais au même âge, au même temps que les autres, il partit pour ce long voyage qu'il sut, au fur et à mesure qu'il avançait, en être un de retour. Car une poussée contre les flancs, sitôt qu'il cessait de nager, d'être porté vers ce qu'il croyait être son point d'origine, lui rappelait ce qu'il avait oublié, ces températures déjà connues, une force de courant inconnue aux Sargasses.

Il eut envie d'y revenir, à cette mer, de s'y nourrir, mais la nécessité de fuir la mer pressait: il allait rencontrer celle, entrevue, naguère, et là,

aux sources, là... Il... Quoi donc ? Et quelle vigueur le poussait à monter vers les origines ? Car c'était bien à l'origine véritable qu'ils allaient tous, ainsi redécouvrant que des Sargasses, de leur glauque et hantée présence, ne subsistait rien, qu'elles n'étaient donc point leur véritable fin, plutôt un lieu intermédiaire. Eux-mêmes différents par suite de ce passage aux Sargasses, de cette vigueur nouvelle.

Oui, cette force, c'était désir de créer, eux, créés, qui revenaient, nés, non plus naissants, oui, c'était cela, cela qui s'imposait, plus ils montaient vers le lieu d'origine.

Ils parvinrent aux rivières, et de formidables barrages semblaient les condamner à nager en rond dans les bassins. Mais chacun se sentait pressé d'accomplir sa fin, de faire naître, de mourir.

Et lui, comme les autres, habitué de cet éclat emprunté à l'inconnue, lui, aspiré par ce lieu, sûr de la retrouver, là, pour leurs noces d'argent et de lumière, et quoique sa position dans le groupe l'eut placé devant les cascades les plus rudes à franchir, il se tendait, nerfs et muscles, et s'y reprenait autant de fois qu'il le fallait. Au début, il faisait suivre chaque élan d'un temps de repos. Plus il approchait du lieu où il allait la revoir et communier enfin dans la même source, plus il s'élançait avec énergie, sans temps d'arrêt. Il vivait intensément chaque saut hors de l'eau, dans l'air sans fond, sans substance, il échappait à ces ondées qui le renvoyaient aux grandes sources d'énergie, Sargasses lointaines, dont à peine quelques odeurs d'algues lui revenaient parfois en mémoire, et il allait, plus fier et plus désireux que tout autre, vers la source de vie pour y refaire la vie avec cette voyageuse, sa nourriture d'espoir, d'amour de vie.

Et lorsqu'il parvint enfin à la source, aux grandes berges de sable si douces pour les oeufs, il se mit à chercher dans cette fête des corps unis, dans cette nuée blanche sur les chairs roses, la voyageuse. Et le soleil ici participait à l'éclat des étreintes, à la joie des épousailles, au frétillement

des lèvres et des êtres ; la lumière dansait sur les écailles, en une pacifique échauffourée, éclaboussement d'eau pure.

Mais l'inconnue devait être allée vers d'autres sources, avait dû suivre une poussée différente, remonter vers un centre, une eau, douce, d'ailleurs, égarée, loin de ses congénères.

Il chercha deux jours, deux nuits. Le troisième, gros de tant de vie, il fit une floraison d'œuvres : il se mit à créer pour les autres des nids, rendit les lieux beaux à habiter, le sable chaud pour le coucher, laissa libres des endroits pour que l'eau puisse chanter son gargouillis et baigner de ses fraîcheurs les générations à venir.

Le soir, avec les autres, il mourut.

Au fond de leurs prunelles vitreuses se réfléchissait la ligne mince, fragile, de moins en moins perceptible, de milliards d'alevins qu'un courant vainqueur emporterait vers les Sargasses, sans qu'ils aient eu le temps de connaître leurs pères, sans qu'ils aient eu conscience de la couleur des lieux, sans qu'ils eussent compris qu'ils allaient y revenir et y vivre.

Postface

Sources

Mes contradictions propres, mais projetées en des personnages imaginaires vivant en contextes différents, ont alimenté les récits. « Clapotis-clapotis » réfère aussi aux trois films suivant de Mizoguchi Kenji : *Les Contes de la lune vague après la pluie*, *Les Amants crucifiés*, *Intendant Sanshō*. Outre ces films évoqués dans le corps du texte, m'a inspiré *Rivière de boue* d'Oguri Kōhei.

De « Décoration intérieure » à « Le Maudit », les nouvelles sont inspirées de personnages de la *Bible* (et de la citation de Flavius Josèphe, à l'article Seth/Bible de wikipedia), du *Kojiki*, de la mythologie égyptienne, et des *Métamorphoses* d'Ovide. Dans l'ordre, « Décoration intérieure » : Isis et Osiris; « Trois rencontres » : Marie, Vénus, Amatérasu, Susa-no-o; « Borée ou le nom des dieux » : Gè, Borée et Susa-no-o; « Le poète et la botaniste » : Phoebus (Apollon) et Daphné; « Ma fille, ô ma fille » Médée; « Le Maudit » : Seth et la famille dont il est issu.

Cette manière de méditer à partir des mythes, je l'ai d'abord appliquée à la nouvelle « Au cœur du labyrinthe » (*Un brin d'herbe*), puis à quatre nouvelles dans la section, « Métamorphoses », du recueil *La Quatrième pierre*. Une autre se trouve à la fin de l'essai *Au fil des Métamorphoses* (Nota bene), qui témoigne du voyage spirituel et intellectuel provoqué par la lecture de l'oeuvre d'Ovide.

À 16 ans, la lecture du poème « Les Conquérants », de José Maria de Heredia, m'a marqué : il est une source d'inspiration pour « L'énigme! ».

J'ai découvert la citation de Tagore sur le site babelio, mais n'ai pu trouver de quelle oeuvre elle est extraite. Avant de m'attacher à la culture

du Japon, je m'étais intéressé à d'autres civilisations anciennes, et, en Inde, j'avais retenu la poésie de Tagore. J'en avais été suffisamment marqué pour m'informer des conditions d'admission de l'université qui porte son nom, et qu'il a fondée. Puis mon instinct m'a détourné des Wendate et Mohawks, Navahos, Mayas et Aztèques, des Berbères et Touaregs, des Peuls et des Ashantis, des Hindous, des Chinois, pour entraîner mes loisirs intellectuels vers une concentration en culture et cinéma japonais. Toutefois, j'ai toujours gardé un intérêt pour les susdites cultures, mais moins systématiquement cultivé. Aussi le hasard m'ayant fait découvrir cette citation, j'ai pensé opportun pour sa résonance avec la dernière nouvelle de l'inclure, et par reconnaissance à l'endroit de ce poète qui a contribué à me faire approcher du rythme auquel j'étais le plus sensible.

Mercis

J'ai pris ma retraite de l'enseignement au collégial en décembre 1998. J'ai pu, grâce à d'anciens collègues, les dix premières années, donner quelques conférences à des collégiens, puis aux curieux et curieuses qui fréquentent les campus de l'université du troisième âge. Cela aide à conserver alerte le jeu des neurones.

Mais surtout m'ont animé depuis, à Joliette, les questions d'élèves croisés au café ou référés par des enseignants.

Je pense particulièrement aux personnes suivantes : Léa, les deux Maude, les trois Mathieu, Marc-André, Mylène et Marilou, Mikhaël, William, Anaïs, Jean-François, Jeanne, Sabrina, Claudia, Alice, Jolianne, Marilyn, Pascal, Edward, Béatrice, Émilie, Amira, Wendy, Raphaël, Océane, Talissa, Kate, Zoé, Allison, Sandrine, Blanche, Yvan, et, de Montréal, Nickie; autres élèves aussi, clients ou travailleurs du même café, partageant quelques moments leurs questionnements sur

l'intérêt ou pas de faire telle analyse, de réaliser ainsi ou pas tel film; par courriels, de France, m'ont nourri les échanges avec Léonard, Théo, Ema, et du Japon, avec Wakana et Kaho.

Ma reconnaissance que vous ayez répondu positivement à mes suggestions de lectures s'accompagne de cette chance donnée par vous de découvrir le genre de références que vous tenez pour nécessaires et celles dont vous ne soupçonnez pas ou ne voyez pas l'intérêt. Votre ouverture et la confiance accordée à mes suggestions de lecture comptent beaucoup : savoir accueillir est un don qui dépasse celui que l'on croit faire et dont on ne mesure jamais quelle suite il pourra avoir.

C'est à vous et aux curieux de votre âge, que je pensais, non tant en écrivant ces nouvelles, nées plutôt de la rencontre de mes contradictions avec l'héritage culturel auquel j'ai été et me suis exposé. Mais c'est bien à vous, oui, que je pense en tenant à les publier. Comme mes anciens élèves, bien que vous n'ayez été que de passage, je voulais dire combien votre présence m'a nourri.

Dans nos rencontres, je m'en suis tenu aux questions qui me paraissaient découler des vôtres : les nouvelles de ce recueil exposent celles qui me tourmentent et m'enchantent, celles dont le plus vieux ne doit pas charger le plus jeune avant que celui-ci ne les pose de lui-même. Un livre ne permet-il pas à tout moment, sans impolitesse, le retrait, et de revenir quand on se sent disposé à entendre?

*

Je voulais remercier ceux et celles qui, depuis cinquante ans, ont pris la peine d'acheter mes livres, de les lire et de me rendre ainsi écrivain. Je pense à mes collègues et aux anciens élèves.

Merci au personnel du Van Houtte de La Place Bourget à Joliette.

Merci aux éditeurs successifs qui n'ont point craint de compromettre la santé financière de leur maison d'édition en accueillant l'un de mes livres dans leurs catalogues.

Merci au personnel de Culture Lanaudière, qui ont rendu ce recueil disponible à tous.

Merci à Nicole, à mes belles-sœurs, à mes beaux-frères, à mes amis pour leurs commentaires à l'occasion de la parution de mes écrits.

Merci éminemment à François et Gisèle, soutiens de chaque jour.

DU MÊME AUTEUR

Via Kobayashi, essai sur la culture japonaise
telle que réfléchi au cinéma, cegep de Joliette, 1972 Épuisé

Tout ça, c'est des mensonges, édition du socio,
1973 (roman policier)

Du Japon et d'ici, éd. Pleins bords, 1975 Essais
et nouvelles

Le dragon blessé (novella publiée avec *La*
visiteuse de Donald Alarie), APLM, 1979.

Le chemin détourné, éd. HMH, 1982. Essai sur
le cinéma japonais et Kobayashi

Dire l'éphémère, éd. HMH, 1984. Essai/fiction
sur estampe et cinéma japonais

Les instants dérobés, éd. SNQ (nouvelles),
1985. Prix Marcel-Panneton 1985

Taire l'essentiel, éd. HMH, 1988. Essai/fiction
sur les fonctions de la littérature

Un temps rêvé. Portrait du lecteur en cinéophile,
éd HMH 1992. Essai/fiction, fin de la trilogie de Benjamin, sur le temps
au cinéma et en littérature.

Petite géométrie du coeur, éd Boréal
(nouvelles), 1994.

La ville où fleurissent les images, éd. 400 coups,
1997, Journal de voyage.

*Carnets d'un curieux. Autour de quatre
romancières japonaises*, Trois, 2003, Essais sur la curiosité à partir de
romans japonais écrits par des femmes.

Ce qui n'est pas moi, Trois, 2006, Essais sur la
curiosité.

La confidente, éd. Du Murmure, 2004, roman en
ligne gratuit.

Le plaisir de relire, Éditions Claude R. Blouin;
5^{ième} éd. 2013 Essai en ligne gratuit.

Un brin d'herbe, Éd. Le Murmure, 2010
(nouvelles)

Les cueilleuses de bleuets, Éd. Mots en toile,
2014 (nouvelles)

Le cinéma japonais et la condition humaine,
Pul, 2015, Essai.

La quatrième pierre, éd. Mots en toile, 2016
(nouvelles)

Les vies parallèles d'un érudit de province, éd.
Mots en toile, 2017(roman)

Irina Hrabal, éd. Mots en toile, 2019 (roman)

Le cœur de l'homme au fil de la littérature japonaise, éd. Claude R. Blouin, 2021, (Journal de lecture, gratuit).
Au fil des Métamorphoses, éd. Nota bene, 2021 (Journal de lecture)
Le rythme de l'homme au fil de la littérature japonaise, éd. Claude R. Blouin, 2022, (Journal de lecture, gratuit).

Ouvrages en collectif

- Un entretien dans *Âge vital Mémoire de terrain*, présenté par Louise Larivière, Récit VITAL Inc.
- « Comment les Québécois francophones ont-ils découvert le cinéma japonais et lequel », *Revue japonaise des études québécoises*, numéro 14, 2022
- « Yokusei sareta sakebi » (« Le cri retenu »), in *Eiga Kantoku Kobayashi Masaki*, Iwanami shoten, 2016, pp 476-477
- « Les fantômes du centre-ville », in *En canotant dans Lanaudière*, Éditions Création Bell'Arte, 2014
- « Nikkatsu de ma jeunesse », *Nikkatsu : 100 ans de rébellion*, in panorama-cinéma, 2012
- « Préface », « Entretien avec Teshigahara », « Fantômes du temps, temps des fantômes », « Le grain et la dune », « La femme des sables », « Entrevue avec C.R.Blouin et M.Li-Goyette », in *L'humanisme d'après-guerre japonais*, panorama-cinéma, 2010
- « Présence et absence de la musique dans *Rêves de Kurosawa* », in *Écouter le cinéma*, 400 coups, 2002
- « Cinéphiles », nouvelle in *Crever l'écran*, éd. Quinze, 1986
- « Julien », novella in *Les écrits du Canada français*, 1974, no 39

